

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE^{JL}

REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Pour la France et ses libertés. — L'insurrection. — Ceux de Novembre: Stanislas Szpotanski. — A la veille de l'insurrection; Les tristes lendemains: Jules Slowacki. — Les Polonais chez nous. — Les voix indignées. — L'anonyme: Albert Hubert. — Souvenirs d'un fils d'émigré: — A. Budzinski. — La haute leçon de l'épreuve: Krasinski, Mickiewicz. — La délivrance: Jeanne Wyszlawska. — Tombes d'exilés: Rosa Bailly. — Chopin et l'insurrection: Edouard Ganche. — Chez les exiliés, à Paris: Joseph Tanski. — Un diplôme d'honneur. — Une nouvelle initiative des Amis de la Pologne.



1830.



1830



Pour la France et ses Libertés

Il y a cent ans, la nation polonaise se soulevait contre le tzar oppresseur, pour arrêter ses armées qui devaient marcher contre la France et la Belgique à la suite de la Révolution de juillet.

La Diète, élue après l'insurrection, lança ce sublime manifeste :

La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation, avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seules garanties de ses libertés ; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés, qu'elle réclame par un double droit, comme un besoin pressant du siècle ; enfin qu'après s'être réunie à ses frères soumis au joug du cabinet de Saint-Petersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave ; au contraire, dans les premiers moments, nous nous plaignions à nous consoler de la perte de notre indépendance, en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'âmes à la jouissance des libertés constitutionnelles, qui, dans tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les gouvernants comme pour les gouvernés.

Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des Etats limitrophes, ont au contraire servi dans tous les temps, d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent lui être aujourd'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations, avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se fera entendre en notre faveur.

Si même, dans cette lutte, dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devons combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause et de notre propre valeur, et en l'assistance de l'Eternel, nous combattrions jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! Et si la Providence a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation que, si le ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a, du moins, par ce combat à mort, mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée.



L'INSURGÉ (Dessin de Wyspianski)



L'INSURRECTION

Le 29 Novembre 1830, la Pologne va commémorer un grand événement. Il y a cent ans, jour pour jour, les porte-enseignes de Varsovie sous les ordres de Wysocki, envahissaient le Belvédère, les armes à la main, pour s'emparer du grand-duc Constantin, frère du tsar et roi de Pologne. En même temps, la capitale entière se soulevait et le mouvement armé s'étendait rapidement à toute la portion de Pologne soumise à la Russie. L'insurrection de 1830 venait d'éclater.

Il nous appartient à nous autres, Français, amis de la Pologne, de rappeler à propos de ce centenaire sur quelles bases profondes et sérieuses repose notre amitié pour la Pologne. L'insurrection n'avait pas été suffisamment préparée ; elle éclata brusquement le 29 Novembre 1830, lorsque le bruit courut que le tsar se préparait à envoyer ses troupes, et en premier lieu l'armée polonaise, sur le Rhin, pour « établir l'ordre » en France ; les papiers trouvés ensuite dans les chancelleries de plusieurs généraux ne laissent d'ailleurs aucun doute à cet égard. Et la magnifique proclamation de la Diète, du 5 Janvier 1831, confirme bien que la cause immédiate de l'insurrection fut la volonté déterminée de chaque Polonais de s'opposer à une action militaire russe contre la France.

La France recueillit les émigrés qui vinrent en grand nombre se réfugier chez elle après l'échec de l'insurrection ; elle leur accorda la plus large hospitalité. Elle leur donna, ou du moins elle a donné à leurs fils une patrie ; les enfants des émigrés polonais mariés à des Françaises furent, de droit, français, sans que leurs pères aient eu à renoncer à leur nationalité.

Un lien très étroit s'est noué entre la France et la

Pologne, depuis l'insurrection de 1830. Devons-nous avouer que, quelques années avant la guerre, l'alliance franco-russe avait légèrement obscurci l'histoire de ces événements ? Certains Français, peu nombreux il est vrai, reprochaient aux Polonais d'avoir en 1830 inconsidérément attaqué la Russie qui avait octroyé à la Pologne en 1815 un gouvernement assez libéral ; l'esprit d'anarchie des Polonais, disaient ces Français, avait provoqué l'insurrection de 1830.

Malheureusement pour la Russie, l'insurrection avait des causes plus graves que le soi-disant « esprit d'anarchie » des Polonais. Elle était le fruit direct de leur patriotisme et de leur dignité nationale.

Le Congrès de Vienne qui mit fin, en 1815, aux guerres de la Révolution et de l'Empire, réalisait, en partie, les espérances que les Polonais avaient mises en Napoléon. Il reconnaissait en effet l'existence de la Pologne. L'article 1^{er} de la convention relative à la Pologne commençait ainsi :

« Le duché de Varsovie, à l'exception des provinces et districts dont il a été disposé autrement dans les articles suivants, est réuni à l'Empire de Russie.

« Sa Majesté Impériale se réserve de donner à cet Etat, *jouissant d'une administration distincte*, l'extension intérieure qu'elle jugera convenable. Elle prendra avec ses autres titres celui de *roi de Pologne*.

« Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, obtiendront une *représentation et des institutions nationales*, d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. »

La Pologne n'était pas rétablie dans son intégrité ; mais les Polonais recevaient du moins l'assurance que les gouvernements étrangers auxquels ils devaient se soumettre, respecteraient leur nationalité.

Cette attitude libérale des états co-partageants, et surtout de la Russie, vingt ans à peine après le dernier partage, semblait autoriser tous les espoirs. Aussi, quand le tsar Alexandre s'arrêta à Varsovie, en novembre 1815, à son retour de Vienne, les Polonais lui firent un accueil reconnaissant et chaleureux.

Le 24 Décembre 1815, la nouvelle constitution donnée à la Pologne par Alexandre fut mise en vigueur. Le pouvoir législatif appartenait à deux Chambres, le Sénat dont les membres étaient inamovibles, et la Chambre des nonces ou députés, composés de membres élus. La liberté de la presse, la liberté individuelle et le respect des propriétés étaient garantis.

Les Chambres devaient se réunir tous les deux ans, pendant quatre semaines, et le budget était voté pour une durée de quatre années.

L'armée polonaise, organisée sur le pied de paix, comptait un effectif de trente-cinq mille hommes.

On était loin de penser que la russification à outrance sévirait plus tard et jusqu'à la veille de la Grande Guerre ! Un avenir de paix et de prospérité semblait alors s'ouvrir, en 1815, devant la Pologne.

Par quelle évolution inattendue, une politique de conciliation inaugurée par le vainqueur, s'est-elle transformée peu à peu en un régime d'arbitraire, de brutalité et d'oppression, qui provoqua dans le pays tout entier une telle réprobation et une telle révolte des consciences qu'elle aboutit enfin à l'insurrection désespérée de 1830 ?

En réalité, l'acte du Congrès de Vienne, qui présentait une si grande apparence de sagesse, était inapplicable. Le tsar Alexandre accordait aux Polonais une constitution libérale, alors qu'il refusait de diminuer son autorité vis à vis de ses véritables sujets ; il y avait là un véritable paradoxe. Le cabinet moscovite s'en aperçut rapidement et, dès 1819, Alexandre, faisant



marche arrière, publia une ordonnance qui supprimait la liberté de la presse, garantie par la constitution, et établissait la censure. Bientôt après, toujours au mépris de la constitution, on prélevait des impôts par simple ordonnance, on procédait à de nombreuses arrestations non motivées et l'on instituait des tribunaux exceptionnels. L'illégalité des mesures prises par le gouvernement russe était flagrante ; la lutte commença entre le nouvel état de Pologne et le cabinet de Moscou.

La lutte était bien inégale. Les ressources financières du Grand-Duché de Varsovie étaient absorbées presque tout entières par les dépenses militaires du Grand-Duc Constantin, toujours plus exigeant et plus capricieux, et par l'entretien de la police secrète russe qui augmentait sans cesse le nombre de ses agents. Alexandre tenait pour nuls les avis de la Diète, que d'ailleurs il ne convoquait pas régulièrement. Les Polonais durent recourir aux associations secrètes.

Elles surgissent alors dans toute la Pologne, en Li-

thuanie, en Ukraine. Ce sont parfois de véritables conspirations militaires, comme celle des *Kosynieri* (faucheurs), dirigée par le général Mielczynski. D'autres fois, elles ont simplement pour but de maintenir parmi la jeunesse un idéal de désintéressement, de science et de fraternité ; l'association des *Philomates* ou *Philaretés*, fondée par Thomas Zan, l'ami de Mickiewicz, qui réunissait les étudiants de l'Université de Vilno appartenait à ce dernier groupe.

La police pourchassait les sociétés secrètes. En 1822, Thomas Zan fut arrêté et déporté avec vingt de ses camarades ; cinq cents autres furent incorporés dans les colonies militaires ou dans les régiments moscovites comme simples soldats. Le prince Adam Czartoryski, curateur de l'Université de Vilno, fut remplacé par Nowosiltzoff, et quatre professeurs, parmi lesquels Lelewel, furent destitués. Mickiewicz a raconté, dans la 3^e partie des « Aïeux », cet épisode de la résistance polonaise ; quel émouvant fécit par exemple que la description du petit Jankowski, la tête rasée,

les pieds chargés de fers et envoyé en Sibérie dans une kibitka, à dix ans !

La situation devenait de jour en jour plus intenable.

« Un cabinet noir, qui brisait et réparait les cachets, dit M. Mieroslawski, livrait au grand-duc Constantin tous les secrets de famille et toutes les correspondances des associations... Varsovie et Vilno étaient les centres de l'activité de la police secrète. Un code implacable, des séances mystérieuses, des systèmes d'interrogatoire raffinés, les tortures et un voile impénétrable, donnaient à toutes ces horreurs un prestige d'omnipotence qui fermait la bouche aux plus intrépides... Des masses d'espions, déguisés de mille manières, pullulaient dans les lieux publics ; ils parvenaient à s'introduire jusqu'au sein des familles et l'imprudent qui croyait confier ses peines et ses espérances à un ami, ignorait qu'il parlait à son accusateur, à son juge et à son bourreau. Un cri d'enthousiasme, un refrain échappé dans l'ivresse de la galeté, un propos imprudent, la coupe d'un habit, souvent un nom historique ou un

volume de Jean-Jacques, tels étaient les titres que produisaient les accusateurs d'une conspiration qu'avait imaginée, dans son galetas, un délateur marchand d'absurdes calomnies. »

Enfin le 29 Novembre 1830, l'insurrection éclate. Tout le monde connaît l'histoire du Grand-Duc Constantin réfugié dans le pavillon qu'occupait sa femme au Belvédère, et passant la nuit à trembler de peur, en robe de chambre, pendant que les porte-enseignes fouillent le château de fond en comble, mais respectent, par une délicatesse bien polonaise, le pavillon de la Grande-Duchesse.

Le Grand-Duc put ainsi s'échapper ; il rallia son armée qui s'était campée aux portes de Varsovie.

Les plus éminentes personnalités de la Pologne, mises devant le fait accompli : la délivrance de Varsovie, éprouverent alors un cruel embarras. On sait l'amour des Polonais pour la légalité ; aussi, malgré toutes les infractions du gouvernement russe, au pacte de Vienne, malgré la situation intolérable qui était faite à la Po-



logne, certains Polonais reculèrent devant la révolution.

Lubecki, ministre des finances, disait « qu'il fallait arranger les affaires de manière à ce que Nicolas, roi constitutionnel de Pologne, fit la guerre à Nicolas, autocrate de la Russie » !

Quant au général Chlopicki, qui devait accepter pendant de longs mois le commandement en chef des armées polonaises, il avait toujours déclaré aux conspirateurs, jusqu'au 29 Novembre : « Je n'accepterai jamais aucune autorité de la part des rebelles. »

Cet attachement à un pacte injuste et d'ailleurs violé par la partie adverse, cette confiance dans le tsar Nicolas, qui nous paraît naïve aujourd'hui, furent en partie la cause de la défaite. Le général Chlopicki n'osa jamais profiter de ses victoires ; après chacune d'elles, il espérait que des manœuvres diplomatiques pourraient rétablir la paix entre la Pologne et la Russie, il attendait, attendait, et pendant ce temps les armées russes se reformaient.

D'ailleurs, l'héroïsme des Polonais ne pouvait compenser indéfiniment leur infériorité numérique.

Les principaux chefs de la Révolution furent les anciens officiers de Napoléon : Désiré Chlapowski, qui fit les campagnes d'Espagne, d'Autriche, de Russie ; Charles Kniaziewicz qui rejoignit Bonaparte à Campo-Formio et qui fut chargé par le général Championnet de rapporter à Paris les 60 drapeaux pris sur l'ennemi, etc.

Deux femmes sont restées célèbres pour leur bonté et leur dévouement aux insurgés. Claudine Potocka, qui habitait la Posnanie, passa la frontière dès le début de l'insurrection et vint soigner les blessés à Varsovie ; vivant ensuite au milieu des émigrés, elle consacra toute sa fortune à soulager leurs misères. Elle est une des figures les plus touchantes de l'émigration. Clémentine Hoffmann fonda la Société de Bienfaisance Patriotique des Dames Polonaises, qui disposa de plus de 40.000 florins et compta jusqu'à 400 membres.

Mais l'héroïsme des Polonais ne pouvait compenser

indéfiniment leur infériorité numérique. Les armées russes, après avoir subi quelques défaites, furent enfin les plus fortes et le 8 Septembre 1831, elles entrèrent à Varsovie.

Quelques corps d'armée polonaise furent obligés de se réfugier en Galicie. Le plus grand nombre, trente mille Polonais environ, passa en Prusse avec le Général Rybinski, nommé commandant en chef depuis la prise de Varsovie. Rybinski écrivit au roi de Prusse une lettre triste et fière pour lui recommander son armée :

Le roi de Prusse n'accorda cependant qu'une demi-hospitalité. Sous la pression du Gouvernement russe, il renvoya dans le Grand-Duché les simples soldats ;

et ces pauvres gens furent immédiatement transportés au fond de la Russie et incorporés de force dans les régiments moscovites.

Les officiers et les sous-officiers traversèrent l'Allemagne pour se rendre en France ; à leur passage, la population allemande les acclamait et leur donnait tout ce qu'elle avait. « La Saxe, dit Forster, se distingua surtout par l'accueil qu'elle fit au malheur ; et son vieux roi résista, aussi longtemps que le lui permit sa position politique, aux exigences des oppresseurs de la Pologne. »

Enfin, les voici chez nous. La France leur ouvre tout grands ses bras.



Ceux de Novembre

Jamais peut-être le caractère polonais n'a apparu aussi parfaitement que dans l'insurrection de Novembre. Avec tous ses défauts, le manque de réflexion, de persévérance, sa crédulité, et avec toutes ses qualités aussi, l'héroïsme, l'esprit de sacrifice et l'amour de la patrie et de la liberté poussée jusqu'à l'exaltation. Il n'y a pas eu de trahison dans ce mouvement, il n'y a pas eu d'actes historiquement bas. Mais une psychologie claire, des gens sans énigme, sans détours, qui étaient conduits par l'honneur, la vertu du soldat et celle du civil ; en somme, les fils d'un pays qui possède une vieille culture et l'habitude de la vie publique.

Rome et la Grèce ont eu cette vie publique dans l'antiquité ; c'étaient des pays où existait le citoyen.

En Pologne, la vie publique a élevé à un haut degré la moralité ; elle se manifestait par les dons offerts à la nation, par cette coutume qu'avaient certains grands Polonais d'entretenir des régiments à leurs propres frais, par les fondations scientifiques et sociales. Et cela dura pendant très longtemps.

Après les guerres suédoises, dans le chaos, dans l'obscurantisme qui en résulta, beaucoup de caractères de l'ancienne civilisation dégénérèrent. Ils réapparurent au dix-huitième siècle et plus encore au début du dix-neuvième siècle, lorsque la génération qui s'engagea dans les légions, se fut disciplinée et raffermie.

Dans une vie publique normale, la conspiration est inutile. Aussi pendant longtemps, la Pologne a eu de piètres conjurés. Nous n'avons jamais donné à personne de fruits empoisonnés, nous n'avons pas de stylet cachés sur nos poitrines, nous n'avons pas étranglé nos ennemis politiques pendant qu'ils dormaient dans leur lit. Nous n'avons jamais eu de goût pour cela, mais, au contraire, de la répulsion.

Séverin Krzyzanowski a répondu aux conspirateurs russes qui voulaient l'entraîner à porter serment, qu'un Polonais n'a jamais rougi ses mains du sang des gouvernants. Les Moscovites ont ouvert de grands yeux étonnés. C'était aussi étrange pour eux que si l'on disait

à des anthropophages qu'il n'est pas permis de manger son prochain.

On aurait pu cent fois poignarder Nowosilcow dans duc Constantin, ne fût-ce que lorsqu'il allait à cheval regarder les incendies.

On aurait pu cent fois poignarder Norvosilcow dans la rue Koza, et rien n'est arrivé ni à l'un ni à l'autre.

Les insurgés ont préféré arriver au Belvédère avec des carabines, en criant, dès le seuil de la porte : « Mort au tyran ! », à la façon d'un soldat et non d'un conjuré politique. S'ils l'avaient tué, et on peut douter qu'ils en soient arrivés là, au moins, aux yeux de tout Varsovie et de toute l'Europe, ils l'auraient fait au grand jour.



Les hommes de Novembre sont arrivés à l'insurrection avec le capital moral que seuls de longs siècles de vie publique ont pu former, avec l'éthique du citoyen et l'honneur du soldat.

L'exemple typique de ces hommes, c'est Pierre Wysocki, qui n'a d'ailleurs joué qu'un rôle modeste dans la conduite de la guerre. Il n'avait guère d'instruction, bien qu'il se fut assimilé beaucoup d'ouvrages militaires et historiques ; il avait peu d'esprit ; quant à ce que les gens nomment le génie, la conception puissante et large des choses, il en était totalement dépourvu. En revanche, ce qui a beaucoup plus d'importance pour de telles entreprises, il avait le grand génie du cœur, il pensait, il sentait. Sa raison, c'était l'amour de la patrie, un peu aussi l'amour de la gloire, et la facilité de tirer son sabre à chaque instant.

Wysocki possédait cette haute moralité publique, c'était elle qui le dirigeait et il ne sut la briser. Sa première loi était que lorsqu'on fait quelque chose pour son pays, on ne doit pas penser à soi. Il craignait toujours qu'on ne lui reprochât de travailler pour lui-même, il était hypersensible à ce point de vue. La

seconde loi, c'était qu'on ne peut rien entreprendre sans mandat. Aussi, longtemps avant que l'insurrection n'éclatât, il consultait tous ceux qu'il considérait comme les représentants de la nation ; il leur demandait si le peuple suivrait l'insurrection. Il interrogeait Lelewel, Niemojowski, Niemcewicz. Il s'aperçut que ce mandat gisait à terre, personne ne voulait le prendre. Il le prit.

L'insurrection était dans tous les cœurs, mais personne ne commençait. Il commença. Mais il n'avait aucun mandat pour créer le gouvernement, aussi ne le créa-t-il pas. Que la nation gouverne !

Et nous ne savons si, en agissant ainsi, il agissait naïvement, ou si, au contraire, il fut sage.

S'il avait créé le gouvernement, il y aurait eu immédiatement deux gouvernements, et l'insurrection se serait terminée rapidement.

Il a eu le grand mérite de n'introduire aucune dissonance dans les premiers moments du soulèvement national, de ne pas se mettre en avant et de ne pas crier : « nous ».

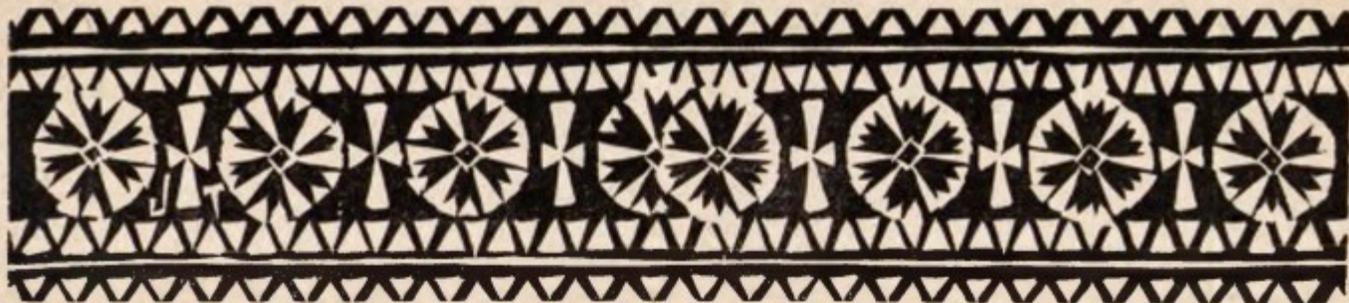
Il était dans sa manière de désirer la mort sur le champ de bataille de Wola et, quand le sort lui eut refusé cette mort et l'eut conduit, comme prisonnier devant le conseil de guerre russe, de répondre à ses juges qui, après l'avoir condamné à mort, lui conseillaient de signer un recours en grâce auprès du tsar : « Je n'ai pas tiré contre l'empereur de Russie, mon sabre de son fourreau, pour le prier maintenant de me faire grâce ».

Malgré cette réponse, il fut condamné aux travaux forcés et il rentra dans son pays alors qu'il était déjà un vieil homme.

Un comité a décidé de transporter son cercueil à Wola.

C'est là que doit reposer Pierre Wysocki.

STANISLAS SZPOTANSKI.



A la veille de l'insurrection

Le poète Slowacki, lui aussi exilé, a écrit son œuvre en France. Dans son drame de Kordian, il a évoqué l'atmosphère morale de Varsovie à la veille de l'insurrection. Quels espoirs, quelles craintes, quels pressentiments agitaient alors les cœurs, nous pouvons le savoir par cette admirable page, le discours du porte-enseigne dans la crypte où se sont réunis les conjurés.

Je plonge mes regards dans les ténèbres du passé, et j'y vois l'ombre d'une femme en deuil. Qui est-elle ? Je tourne les yeux vers l'avenir, et je vois devant moi des milliers d'étoiles : l'ombre du passé tend les bras vers ces étoiles ; ces étoiles, ce sont des poignards... Cette ombre, c'est l'ancienne Pologne.

La sagesse des hommes d'Etat a greffé sur le vieil arbre la Pologne nouvelle ; toutes deux ont fleuri sur la même tige, comme deux roses de diverses couleurs sur un même rosier ; toutes deux sont comme deux chevaliers de même taille dans la même armure, marchant poitrine contre poitrine et allant combattre l'ennemi... Comme deux prières émanées d'une même pensée se noyant dans le sein de Dieu ; comme deux essaims d'abeilles que le villageois enferme ensemble dans une même ruche... En ce temps-là les superbes Titans du Midi ⁽¹⁾ se révoltèrent contre Dieu, les rois et l'esclavage. Dieu ne fit que sourire sur son trône de saphir ; mais les rois tombèrent comme les branches sous la hache ; la guillotine, vêtue de lambeaux de crêpe, agitait infatigablement son bras d'acier, et, à chaque geste qu'elle faisait, la foule diminuait d'une tête. Tous les rois purent la voir, car cette guillotine était la tragédie du peuple et les rois étaient spectateurs. Aussi, ils crièrent vengeance ! Une femme, à la fois tzar et courtisane, Catherine ⁽²⁾, tenait fixé sur nous son regard assassin ; elle nous jugea dignes de la couronne du martyr et inventa pour nous un martyr nouveau... Ramassant le crâne tombé du cadavre des Bourbons, elle mit cette tête sanglante et pâle sur les épaules de son amant ⁽³⁾ et nous donna pour roi ce homme à tête de mort. Puis elle nous vola dans ses yeux son héritage mortuaire sans qu'il remua la main... Le crêpe manquait pour le linceul de notre mère ; on le coupa en trois. Et aujourd'hui, demandez à l'oiseau qui revient de Sibérie combien de citoyens gémissent dans les mines ? Combien on en a égorgé ? Combien ont été avilis et transformés en traîtres ? Quant à nous, nous sommes tous enchaînés à un cadavre ; car cette terre est un cadavre. Le tzar a eu peur de la rage de son frère, et il l'a jeté sur la Pologne, pour la salir de son

écume et la déchirer de sa dent furieuse. Conjurés et vengeurs, lorsque le tzar, debout devant l'autel, mettait la couronne sur son front, c'était alors qu'il fallait le percer du glaive étincelant de nos rois, l'enterrer dans l'église, puis la purifier comme si la peste y avait passé, en murer les portes, et dire : « Dieu puissant ! Ayez pitié de ce pécheur ! ». Voilà, et rien de plus... Maintenant, le tzar est assis à table, nos humbles satrapes courbent le front devant lui ; les rubis du vin étincellent dans des milliers de verres, les flambeaux brillent et la musique retentissante émette les moulures de la muraille. Tout autour de la salle, des femmes épanouies, fraîches et embaumées comme les roses de Saron, appuient leurs fronts sur les épaules des Moscovites. (Avec force) Entrons à ce banquet... et écrivons en lettres de feu sur la muraille un arrêt de vengeance et de destruction, l'arrêt de Balthazar. Le tzar laissera tomber de ses mains sa coupe à moitié pleine et les paroles tracées par la lueur bleuâtre des glaives, ce sera la mort qui les lui traduira, la mort, plus sage encore que la voix de Daniel ⁽⁴⁾. Ensuite, la liberté ! Ensuite, la clarté du jour ! La Pologne étend ses limites jusqu'aux deux mers, et après une nuit de tempête, elle respire, elle est vivante. Vivante !... Avez-vous bien sondé les profondeurs de ce mot ? Je ne sais... Mais dans ce seul mot, je sens un cœur qui bat ; je le divise en sons, je le brise en lettres et, dans chacun de ces sons, j'entends toute une voix immense ! Le jour de notre vengeance sera grand dans l'avenir, les siècles en garderont la mémoire ! Dans la joie de ce premier jour de liberté, les hommes frapperont les airs de leurs cris d'allégresse, puis ils mesureront par le souvenir les longues ténèbres de l'esclavage passé, ils s'assièrent... se mettront à pleurer en sanglotant comme des enfants, et l'on entendra le grand cri de douleur de la résurrection.

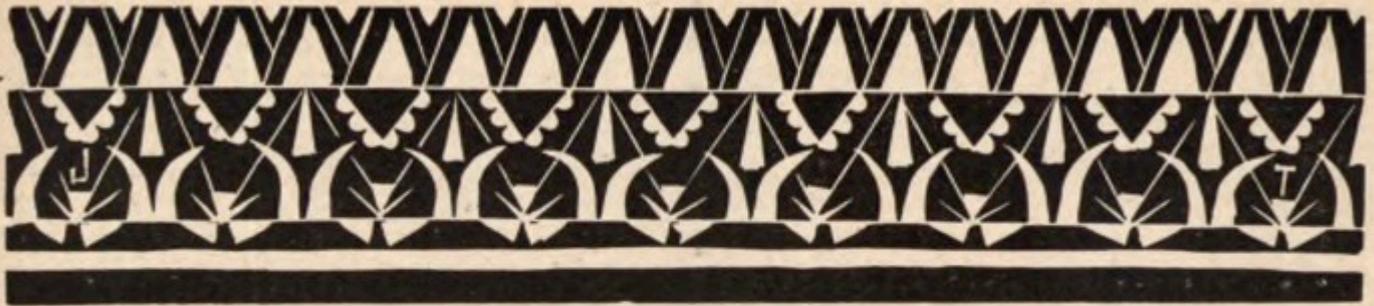
JULES SLOWACKI (*Kordian*)
(Traduction de W. Gasztowtt)

⁽¹⁾ La Révolution française.

⁽²⁾ Voyez l'horrible et véridique portrait de Catherine dans le dernier volume de l'histoire de France de Michélet : « Louis XV et Louis XVI ».

⁽³⁾ Stanislas-Auguste.

⁽⁴⁾ C'est sur cette scène surtout que s'est engagée, parmi les critiques polonais la discussion à laquelle nous faisons allusion dans une note précédente. Slowacki est-il partisan du régicide, ou veut-il montrer seulement à quel degré d'exaltation patriotique étaient parvenus les jeunes esprits à cette époque ? Les deux opinions peuvent se soutenir.



Les tristes lendemains

La répression du soulèvement fut dure... La Pologne se vida de ses meilleurs fils, les uns proscrits, les autres massacrés, d'autres encore envoyés en Sibérie. Dans un poème merveilleux de pureté et de profondeur, Anhelli, Slowacki retrace les douleurs des « Sibériens ».

UNE AME POLONAISE

Le Schaman et Anhelli accomplissaient leur pèlerinage à travers cette sombre contrée, le long des routes désertées et sous les forêts mugissantes de la Sibérie ; ils rencontraient des malheureux et les consolait.

Mais voici qu'un soir, ils passaient aux alentours d'une eau tranquille et stagnante, au-dessus de laquelle croissaient quelques saules pleureurs et quelques sapins.

Ils s'approchèrent d'une tribu de Sibériens, qui pêchaient dans le lac. Ces pêcheurs, apercevant le Schaman, accoururent vers lui en criant : « O notre roi ! tu nous as abandonnés pour des étrangers, et nous sommes tristes de ne point te voir parmi nous.

« Reste pour cette nuit ; nous te préparerons le repas du soir et nous te ferons un lit dans une barque ».

Le Schaman s'assit donc à terre, et les femmes et les enfants des pêcheurs s'assirent autour de lui et lui adressèrent diverses questions auxquelles le Schaman répondait en souriant à cause de leur naïveté.

Mais, après le repas du soir, quand la lune se leva et que sa lumière répandue sur l'onde transparente, eût formé comme une route dorée menant vers le midi, les femmes et les enfants devinrent plus tristes dans leurs discours, et ils disaient : « Tu nous as abandonnés, et tu ne fais plus de miracles parmi nous.

« Aussi, nous nous sommes mis à douter des choses de la religion, et nous nous demandons même si nous avons une âme ».

A ces mots, le Schaman sourit et dit : « Voulez-vous donc voir une âme de vos propres yeux ? »

Et tous, enfants et femmes, de s'écrier d'une seule voix : « Oui, oui ! montre-nous cela ! »

Alors, le Schaman se retourna vers Anhelli et lui dit :

« Que faire avec ces étourneaux ? Veux-tu que je t'endorme et que, faisant sortir ton âme de ton corps, je la montre à ceux-ci ? »

Anhelli répondit : « Fais comme il te plaira ; je suis en ton pouvoir ».

Le Schaman ayant donc appelé un des petits enfants de la tribu, le plaça sur la poitrine d'Anhelli, qui s'était

couché comme pour dormir, et il dit à ce jeune enfant :

« Allons, mets tes petites mains sur le front de ce jeune homme, et appelle-le trois fois : « Anhelli ! »

Et alors, sur l'appel de l'enfant, il sortit d'Anhelli un esprit d'une éclatante beauté, orné de mille couleurs et portant des ailes blanches sur ses épaules.

Se voyant libre, cet ange se dirigea vers l'onde, et le long de la colonne lumineuse qui venait de la lune, il s'en allait vers le midi.

Comme il s'était déjà avancé jusqu'au milieu du lac, le Schaman ordonna à cet enfant de rappeler l'âme pour qu'elle revint.

L'esprit brillant regarda autour de lui en entendant la voix de l'enfant, et revint paresseusement le long de la vague dorée, en y traînant les extrémités de ses ailes, détendues par la tristesse.

Lorsque le Schaman lui ordonna d'entrer dans le corps de l'homme, il gémit comme une harpe brisée, et fit un mouvement d'horreur ; mais il obéit.

Anhelli, réveillé, se releva et demanda ce qu'il était devenu.

Les pêcheurs lui répondirent : « Seigneur, nous avons vu ton âme et nous te prions d'être notre roi ! Les rois de la Chine ne sont pas revêtus d'un si brillant éclat que l'âme qui est sortie de ton corps.

« Nous n'avons rien vu de plus éclatant dans ce monde, si ce n'est le soleil, rien qui eût un scintillement plus éblouissant, hormis les étoiles à la fois roses et livides.

« Ils n'ont point des ailes comme toi, les cygnes qui, dans le mois de mai, volent au-dessus de notre terre.

« Nous avons même senti un parfum..., on aurait dit le parfum d'un millier de fleurs, et l'odeur du muguet ».

A ces mots, Anhelli se tourna vers le Schaman et lui demanda : « Est-il vrai ? » Et le Schaman répondit : « C'est vrai ! tu es possédé d'un ange ».

« Qu'a donc fait mon âme une fois libre ? demanda Anhelli. Dis-le moi, car il ne m'en souvient pas ».

Le Schaman lui répondit : « Elle a suivi cette route dorée que la lune trace sur l'eau, et elle se sauvait de cet autre côté comme un homme qui se presse ».

A ces mots, Anhelli baissa la tête, et, tout pensif, il se mit à pleurer en disant : « Oui, elle voulait retourner dans la patrie ».

JULES SLOWACKI. (Anhelli)

(Traduction de W. Gasztowtt)



Les Polonais chez nous



LES ANCIENS GROGNARDS DE LA GRANDE ARMÉE APPRENANT LES VICTOIRES POLONAISES (Raffet)

J'ai sous les yeux un petit livre d'apparence bien modeste. Les premières pages en ont été arrachées, mais on devine facilement que ce livre a dû paraître vers 1838. Il est intitulé : « *Souvenir de l'émigration polonaise.* »

Consultons la table des matières : Voici quelques titres de chapitres : « Décorations comprises dans cet almanach. Liste de l'émigration. Polonais établis en France et qui ont pris part à la guerre de 1830 et 1831. Français qui y ont pris part. Polonais établis en France. Morts, etc.. »

La lecture de ce petit livre paraît bien rebutante au premier abord ; c'est une suite ininterrompue de noms propres :

Bem, Joseph, né à Tarnow (Galicie), général com-

mandant d'artillerie. Légion d'Honneur, 1813, président de la soc. polytechnique, *Paris*.

Bem, Jean, né à Pulstuck (Plock), soldat du 17^e de ligne, *Bergerac* (Dordogne).

Benbnowski, Martin, né à Kodnie (Grodno), sous-lieutenant du 2^e de ligne, *Castres* (Tarn).

Peu à peu, toutes les villes de France, jusqu'aux plus petites, vont se trouver dans l'almanach. Il n'est pas un coin de la France qui n'ait abrité un émigré polonais. Agen, Nogent-le-Rotrou, Mont-de-Marsan, Meung-sur-Loire, Saint-Flour, partout il y a des Polonais.

Nous ne pouvons pas malheureusement vous donner ne serait-ce qu'un fragment de liste. Mais voyons par

exemple dans quelles villes se sont réfugiés les F qui sont au nombre de 85.

A Paris, il y en a huit. Six au Havre, deux à Avanches, deux au Mans, deux à Bourges, Ensuite, il n'y en a plus qu'un par ville, à Avignon, Le Mans, Moulins, Avallon, Argentan (Orne), La Rochelle, La Souterraine (Creuse), Auxerre, etc. Comme cette liste est émouvante ! Elle nous montre à quel point les Polonais se trouvaient dispersés, mais en même temps elle nous fait comprendre l'hospitalité que la France leur a si largement accordée et l'attachement qu'ils ont montré à leur patrie d'adoption. Les Polonais ont été intime-

ment mêlés à la vie française, peut-être plus grâce à la population elle-même que grâce au gouvernement.

Après la chute de l'insurrection, les Polonais des armées vaincues se dirigèrent en grand nombre vers la France. Ils étaient environ 7.000 ; une centaine d'entre eux se réfugia en Belgique, 600 en Suisse et en Angleterre, 150 en Espagne ; 60 s'établirent en Algérie et 400 se rendirent aux Etats-Unis. La grande majorité des émigrés resta en France, c'est-à-dire près de cinq mille hommes.

La première arrivée d'émigrés suscita en France



FIDÈLE COMME UN POLONAIS (Raffet)

une grande vague d'enthousiasme et d'émotion. Barthélemy écrivait le 19 février 1832 dans la Némésis :

Quand une heure de deuil par tant de deuils suivie
Sonna dans nos cités la mort de Varsovie
En songeant à ses fils proscrits dans l'univers
J'écrivis le premier ce prophétique vers :
« La Sainte colonie arrivant sur nos côtes,
Retrouvera partout des cœurs compatriotes ;
Au foyer de la France elle viendra s'asseoir ;
Elle prendra sa coupe à nos tables du soir ;
Et chez notre bon peuple où tant de vertu brille,
Chacun d'un nouveau fils accroîtra sa famille. »

Mme Wylezyska nous a rapporté l'enthousiasme et la cordialité des Français pour les émigrés polonais :

Dans les salles de bal, à côté des inscriptions : « Respect aux dames », on lisait celles-ci : « Honneur aux Polonais ! » Les théâtres faisaient représenter des pièces dont les Polonais étaient les héros. L'immense Cirque Olympique était comble lorsqu'on y joua une tragédie en douze tableaux ayant pour sujet les événements de Varsovie, et la direction ne manquait pas de réserver un certain nombre de billets gratuits à l'intention des Polonais. Pendant les entr'actes, l'orchestre exécutait la Mazurka de Dombrowski.

Des traces durables de ces sentiments se trouvent encore dans certaines rues de Paris : 21, rue de la Gaïeté, la maison a pour enseigne une jeune fille en costume polonais, avec l'inscription : « A la belle Polonaise » ; de même au n° 4 de la rue Saint-Denis, se trouve une peinture représentant un faucheur polonais avec l'aigle blanc déployant largement ses ailes à côté de lui. Une légende éloquente dans sa simplicité accompagne le tout : « Vive la liberté ! »

Pendant le second Empire, une partie de la ville, notamment les petites ruelles qui se trouvent derrière le Palais de Justice, portaient le nom de « Petite Pologne ». Les émigrés y vivaient en grand nombre. Durant des années, les survivants du romantisme gardèrent un souvenir ému de ce quartier et de ce nom, tout à fait oublié aujourd'hui. Comme jadis la mode était à la Turquie, pendant la moitié du dix-neuvième siècle la mode fut à la Polonaise : on portait la confederatka ; on aimait tout ce qui venait de Pologne, jusqu'aux noms souvent impossibles à prononcer. On dansait la polka, la considérant comme notre danse nationale, la mazourka étant trop éloignée du caractère français et trop difficile à apprendre.

..

De son côté M. Gasztowtt, un fils d'émigré, a retracé ainsi l'accueil fait aux Polonais :

A Bischwiller, à Strasbourg, à Schlestadt, à Colmar, à Guebwiller, à Belfort, à Besançon surtout et à Lyon, ce fut une suite ininterrompue d'ovations faites aux glorieux vaincus. La population de la Rochelle vint à leur rencontre avec son clergé, bannières en tête. A Lyon existait un Comité polonais qui fournit aux exilés tout ce qui leur manquait. De là, les uns furent dirigés sur Avignon, les autres sur Bourges et Châteauroux.

Les émigrés de France recevaient du gouvernement des subsides proportionnés à leur grade ou à leur fonction civile dans l'insurrection. Ils étaient soumis à une loi votée par les Chambres le 21 Avril 1832 et prorogée et complétée le 1^{er} Mai 1834, le 26 Avril 1836 et le 11 Juillet 1837. Voici les dispositions de cette loi :

« Art. 1^{er}. Le gouvernement est autorisé à réunir, dans une ou plusieurs villes qu'il désignera, les étrangers réfugiés qui résideront en France ;
- « Art. 2. Le gouvernement pourra les astreindre à

se rendre dans celle de ces villes qui leur sera indiquée. Il pourra leur enjoindre de sortir du Royaume s'ils ne se rendent pas à cette destination ou s'il juge leur présence susceptible de troubler l'ordre et la tranquillité publique.

Les émigrés étaient donc divisés en un certain nombre de *dépôts*. A Montpellier étaient réunis tous ceux (et ils étaient nombreux) à qui le gouvernement avait facilité leurs études de médecine ; Poitiers était aussi un centre important où plusieurs jeunes émigrés faisaient leurs études de droit. Le gouvernement facilitait aussi aux Polonais l'admission comme piqueurs ou conducteurs dans le corps des Ponts et Chaussées. A Paris et Versailles résidaient surtout des dignitaires de l'armée et du gouvernement.

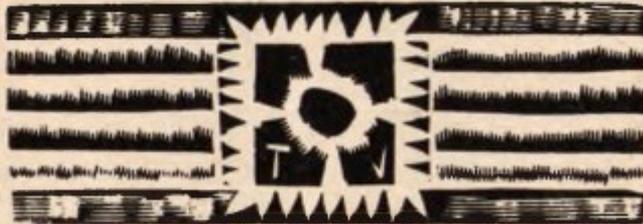
En dehors de la tutelle officielle des autorités constituées, tutelle quelquefois tracassière, mais le plus souvent bienveillante, la population entourait les Polonais de toutes ses sympathies et après l'accueil enthousiaste des premiers moments, continuait à voir dans les Polonais les véritables « Français du Nord ».

Sauf de rares exceptions, les émigrés se montrèrent partout dignes de ces sympathies par leur conduite exemplaire et leur amour du travail, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs, de se considérer comme appelés à rentrer bientôt en Pologne et de s'adonner aux travaux politiques qu'ils jugeaient utiles à la cause polonaise.

..

Les émigrés formèrent en France un grand nombre de sociétés. Les unes étaient politiques, les autres présentaient un caractère purement littéraire et scientifique, d'autres constituaient des essais d'organisation sociale nouvelle. Ces sociétés contribuaient à entretenir parmi les émigrés, le souvenir et l'amour de la patrie absente.

Mais elles ne les empêchaient pas de s'intéresser également à la France. C'est un Polonais qui a fondé en France la première société de secours mutuels. Si l'on suivait la trace des émigrés dans toutes nos villes, on s'apercevrait qu'ils ont joué un large rôle dans la formation de notre France actuelle. A Paris brillèrent d'une splendeur d'étoiles, dans la société romantique, les Mickiewicz, les Slowacki, les Krasinski, les Chopin...





LES POLONAIS CHEZ NOUS



DEUX INSURGÉS



LE GENERAL BEM



L'HISTORIEN LELEWEL



Les voix indignées

A NOUS MAINTENANT

Frères, vous êtes morts : frères, montez aux cieux !
Frères, votre drapeau n'est plus qu'un crêpe sombre,
Et l'astre de Juillet n'est plus qu'un disque d'ombre
Que les rois peuvent voir sans se brûler les yeux.
Vous avez mieux que nous ! Votre couleur sans tache
Qui périt dans le feu, vaut mieux que trois couleurs,
Vaut mieux qu'un coq doré qui chante comme un lâche
Et bat des ailes à vos pleurs.

Qu'avons-nous fait pour vous, frères, lorsque vos larmes
Nous demandaient des bras, nous demandaient des armes,
Pour rendre à l'ennemi de foudroyants accueils ?
Nous avons transformé, risible parodie,
Les drapeaux d'Austerlitz en ballots de charpie,
Et les larges caissons de Leipzig en cercueils.
C'est bien. Vous êtes morts, mais l'aigle blanc s'échappe,
En poussant dans les airs les plus sinistres cris !
Car le Russe ne voit qu'une sanglante étape
Entre Varsovie et Paris.

Gloire à vous ! qui valez mieux que votre fortune !
Honte à qui n'a pour vous que des pleurs de tribune !
Gloire au soldat sans nom qui meurt pour son drapeau !
Honte à ces vieux lauriers changés en oripeaux,
A ces étoiles d'or, à ces gloires premières,
Qui ne savaient marcher, qui n'avaient de lumières,
Que par le magique chapeau.

Hier je les ai vus ; quand le noir télégraphe
Sur le Palais-Bourbon répétait l'épithète
De cent mille héros, nos frères de Leipzig,
J'ai vu cette Excellence, en son fauteuil ravie,
Applaudir aux Baskirs d'être, dans Varsovie,
Entrés avec l'ordre Public.

LÉON GOZLAN.

LA POLOGNE AUX FERS

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux.
Triste Pologne ! hélas ! te voilà donc liée
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée !
Hélas ! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix,
Les Baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leurs sandales !
Par instants, une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit.
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle,
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : « France, ma sœur ! ne vois-tu rien venir ? »

VICTOR HUGO.



A LA TRIBUNE

Tant qu'il y aura un coin dans l'Europe où la tribune, où la liberté de la presse existeront, les droits sacrés de la Pologne y seront défendus, sa cause sera plaidée et les Polonais appelés à donner l'appui de leurs lumières. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis dévoué à votre cause, elle n'est pas celle d'un peuple, mais celle de tous les peuples, d'une liberté, mais de toutes les libertés ; c'est une cause européenne aussi pure, aussi illustre que les sacrifices et le patriotisme de ceux qui ont combattu pour elle...

Votre cause subit en ce moment des variations qu'entraîne après lui le fatal égoïsme, qui semble momentanément remplacer les mouvements les plus généreux de l'humanité. Cependant, le nombre des amis de la Pologne augmente tous les jours et, quant à moi, je puis vous assurer que je m'estimerai heureux toutes les fois que je pourrai me rendre utile à votre cause, à laquelle, jusqu'au dernier moment de ma vie, je serai dévoué et dont je défendrai sans relâche les droits et la liberté.

(Discours prononcé à la séance annuelle de la Société Littéraire Polonaise, le 18 Mai 1839).

— ODILON BAROT.

Toute la France est polonaise, depuis le vétéran de la Grande Armée qui parle de ses frères polonais, jusqu'aux enfants des écoles qui nous envoient tous les jours les produits de leurs faibles épargnes pour aider la cause polonaise. Oui, toute la France est polonaise ! Le gouvernement français, j'aime à le penser, est polonais aussi ; mais, au nom de Dieu, qu'il le montre d'une manière énergique, car enfin, ce n'est que par l'énergie que nous pouvons réussir.

(Discours à la Chambre des Députés, 11 septembre 1831)

C'est moi qui ai exprimé le vœu dont on se plaint, pour qu'on accueillît un plus grand nombre de Polonais, s'il s'en présentait (des réfugiés politiques). M. le préopinant s'est servi de cette expression : « Jamais trop, jamais assez ! » Messieurs, lorsque dans nos longues guerres, le sang polonais coulait à grands flots pour la France, on disait alors aussi : « Jamais trop, jamais assez ! »

(Discours à la Chambre des Députés, le 30 mars 1833)

LA FAYETTE.

l'AC-SIMILÉ d'une lettre autographe adressée par le célèbre général LA FAYETTE, alors âgé de 73 ans, au Roi des Français LOUIS-PHILIPPE, à l'occasion de l'insurrection polonaise de 1830.

Sire

Je suis vivement touché des bontés de votre Majesté qui, ainsi que son Approbation, me seront toujours si chères. La journée d'Hier ne m'a point fatigué, puisque toute celle du soir de parler aussi bien j'ai aussi à remercier le Roi de m'avoir parlé de la Pologne sur laquelle j'avais que ma tête n'est pas mal montée. quelle gloire en effet pour notre révolution et pour votre Règne si la Honte du dernier Année de Louis quinze, et la perfidie d'indifférence de Bonaparte à l'égard de la malheureuse Pologne peuvent être réparés !

Je fin de ma confiance à votre Majesté l'hommage de mon attachement de la
Mon respectueux
Lafayette

Paris 13 de Juin 1830

(L'AUTOGRAPHE A ÉTÉ OFFERT AU GOUVERNEMENT POLONAIS PAR LE DOCTEUR BAROT, D'ANGERS).

L'Anonyme

Tandis qu'on se battait à Varsovie, il y avait, bien loin de là, un Polonais de dix-huit ans qui pleurait de désespoir, parce qu'il ne pouvait mourir pour sa patrie. Il le pouvait peut-être. Mais il aurait fallu renier son père, lui briser le cœur, et, par amour, il préféra partager sa honte. Ce fut une histoire douloureuse ; il garda toute sa vie l'amertume d'avoir renoncé à ses rêves héroïques. Tant de souffrances ne furent cependant point perdues, et firent de lui un grand poète.

Son père était le général Krasinski, le descendant d'une famille très illustre, qui avait toujours bien servi la Pologne. Ce n'était pas un mauvais homme, ce général ; c'était un brave soldat, et même, au fond, un bon Polonais. Il l'avait bien montré au temps de l'empereur Napoléon. Mais c'était un ambitieux, qui s'imaginait pouvoir servir à la fois le Tzar et la Pologne. Il avait prêté serment au Tzar, et, par loyauté comme par entêtement, il voulait tenir son serment. Et puis c'était un grand seigneur, qui méprisait la canaille révolutionnaire, tous les révolutionnaires. Il sentait depuis longtemps que ses compatriotes le haïssaient et, pour éviter à son fils des affronts douloureux, il l'avait envoyé très loin vers l'ouest, sous la conduite d'un sage précepteur.

Donc, en novembre 1830, le jeune Zygmunt Krasinski, accompagné de son Mentor, visitait lentement l'Italie. C'était un jeune homme étrange, plein de contrastes, encore puéril et déjà profond, ardent et faible. Il voulait être, comme les magnats ses aïeux, un grand homme, un héros. Il rêvait aussi de poésie, mais s'irritait et doutait de lui-même, parce qu'il ne pouvait exprimer les songes qu'il rêvait. Pendant quelques jours, il avait eu un beau songe d'amour ; un amour de printemps, à peine avoué, sitôt dénoué, un poème à jamais inachevé. Il en gardait une mélancolie passionnée, qu'il prenait pour du désespoir. Mais ce n'était pas encore le désespoir.

Vers le milieu de décembre, il se trouvait à Rome, et c'est là qu'il apprit l'insurrection de Varsovie. Enfin il allait pouvoir combattre pour la Pologne. Il voulut partir sur-le-champ. Mais comment ? il n'avait ni argent, ni passeport. Il attendit une lettre ; il était bien certain du reste que son père allait lui écrire de venir, de venir tout de suite. Mais les jours passaient et rien ne venait.

On recevait pourtant, de ci de là, des nouvelles de Pologne. Et ces nouvelles étaient terribles pour Zygmunt Krasinski. On disait que le général, reconnu par la foule à Varsovie, avait été insulté, menacé, obligé de s'enfuir. Son père ! son père qui aimait tant la Pologne, qui aurait pu être le chef de l'armée polonaise, forcé de se sauver sous un déguisement, comme un malfaiteur ! Et la lettre vint enfin : c'était un ordre formel de rester sur place et de ne pas se mêler aux événements.

Alors, pour la première fois, le fils refusa d'obéir à son père : « Mon cher papa, vous ne doutez pas que je vous aime plus que tout au monde..., mais vous ne

doutez pas non plus, mon père, que je suis votre fils, le petit-fils de l'évêque Adam, et Polonais. Je vous ai écrit que je détestais les gens qui se sont soulevés contre vous à Varsovie, mais je vous écrivais aussi que j'aime la Pologne et que, quand il s'agit d'une affaire nationale, rien ne saurait me retenir... » (14 mai 1831).

Pourtant, il ne partit pas et resta à Genève, comme son père l'avait dit. C'est alors vraiment qu'il connut le désespoir. Rester, c'était manquer à sa patrie, renoncer pour toujours à ses rêves héroïques, passer pour un faible, pour un lâche. Mais rejoindre les Polonais ses frères, c'était condamner son père, aggraver son déshonneur, lui faire croire que son fils le méprisait. Le fils préféra souffrir seul, en silence, et ne se confia qu'à un ami, le seul ami qu'il eût au monde : « ...Je vois que je suis perdu. Je suis une bête, je suis un lâche, je suis un malheureux, j'ai un cœur de fille ! je n'ose braver la malédiction d'un père !... Quand il y va d'un devoir, on brave tout. Mais mon père, mon père, lui qui naguère puissant, riche, comblé de flatterie et de gloire, se voyait le premier homme de la Pologne, lui dont l'âme s'élançait toujours en avant, il est abattu aujourd'hui, il a tout perdu, il n'a que moi dans ce vaste univers... Ce n'est pas la mort que je crains pour lui : elle serait un bienfait pour nous deux, mais ce sont ces longues années de vieillesse pleines de souvenirs déchirants, de dégoûts et d'amertume. C'est son cœur brisé au-dessus de mon tombeau... » (Lettre en français à M. Reeve, 12 juillet 1831).

Encore si la Pologne avait vaincu, comme il l'espérait, comme il en était sûr. Mais un jour il apprit que de nouveau l'ordre régnait à Varsovie, et il souffrit plus encore d'être absent dans la défaite que dans la lutte. « ...Varsovie s'est rendue. Les Russes insultent les morts et les vivants. Mais j'ai foi en Dieu... Que j'adore maintenant cette terre si sanglante, si sainte de tant de douleurs et de tant de désastres, parsemée des ossements des martyrs, la terre des résignations et de l'enthousiasme, la terre où mes ancêtres dorment dans leurs tombes, où mes frères sont tombés morts sur ces tombes et où nous, un jour, nous qui sommes restés, périrons sur les cercueils de nos frères. Tout à elle, et ma vie, et mes efforts, et mes jours, et mes nuits, et mes tristesses et mes joies !... (Lettre en français à Reeve, 25 septembre).

C'est l'épreuve de la souffrance qui le fera poète. La douleur restera à jamais. Il devra cacher le nom haï des Krasinski et toute sa vie il signera ses vers : le Poète Anonyme de la Pologne. Mais l'espoir lui vient de la souffrance même, qui ne peut être vaine. Pour avoir beaucoup aimé son père, il en aimera davantage peut-être la Pologne : désormais il va chanter sa résurrection future, qu'elle obtiendra par la souffrance et par la foi.

Et, en faveur du Poète Anonyme, la Pologne ressuscitée a pardonné au nom des Krasinski.

ALBERT HUBERT.



LES POLONAIS ACCUEILLIS EN BELGIQUE

Souvenirs d'un fils d'émigré

Discours prononcé sur les tombes de Montmorency

Où trouver de plus beaux exemples que dans la vie de ces hommes qui, après avoir tout sacrifié à leur patrie, la servaient encore dans l'exil, par la sympathie, le respect, l'admiration même qu'ils savaient gagner autour d'eux.

L'insurrection les a arrachés à leurs études ; ils arrivent dans un pays dont ils ne connaissent que peu ou pas la langue et partout, en France ou ailleurs, en Algérie sous le ciel brûlant d'Afrique, où tous les progrès d'assainissement sont à faire ; ils se mettent courageusement au travail.

Et quel travail ! Ils acceptent les plus humbles, les plus modestes fonctions. Gâcher du plâtre, prendre le balai, se servir de la pelle, du marteau, rien ne les rebute. Ils y trouvent avec leur premier gagne-pain, le moyen de conquérir par des efforts successifs et continus, les situations auxquelles leur culture intellectuelle leur donne droit.

Où trouver manifestation de plus virile énergie, de lutte plus acharnée et victorieuse ? Et quels beaux exemples d'abnégation de soi-même, d'entraide et de fraternité !

Deux exemples, entre bien d'autres, me viennent à

la mémoire ; laissez-moi vous les conter, j'en ai été le témoin.

Un fils d'émigré apporte à son père les appointements de son premier mois. On n'était guère riche à la maison. « Tiens, papa ! dit-il tout joyeux, cent dix-huit francs soixante-quinze ». Le père prend un billet de cent francs, le met dans une enveloppe, la ferme et dit : « C'est bien, mon fils ; écris tel nom, telle adresse et porte à la poste.

— Mais, papa ! sans un mot, sans une carte ?

— Inutile, répond le père, celui à qui tu donnes est dans le besoin, tu le sais, cela suffit. Pourquoi l'humilier ? Il comprendra bien que c'est là l'envoi d'un compatriote. Duquel ? Il n'a pas à le savoir.

En 1873, à son lit de mort, un vieil émigré demande qu'on lui fasse venir le fils d'un de ses vieux compagnons d'armes. Le jeune homme arrivé, il lui prend la main, la met dans celle de son propre fils et leur dit : « Sachez vous rendre service, mes enfants, comme vos pères ont su se rendre service », et il meurt. Quels étaient ces services ? De ses modestes économies, prélevées sur un gain durement gagné, le plus favorisé du moment met à même son camarade d'achever ses études de doctorat. Le service n'est pas perdu, le jeune docteur émigré polonais, sait bien vite se faire aimer, adorer,



PASSAGE DES POLONAIS PAR L'ALLEMAGNE

et quand il change de garnison, la ville de Tlemcen lui offre une épée d'honneur.

Quarante-cinq ans plus tard, en 1917, son fils, docteur lui aussi, occupe à Paris, dans le corps du Service de Santé, un des postes les plus en vue, les plus importants, et à son tour rend à ses compatriotes polonais, tous les services qui lui sont demandés.

Parmi les nombreuses institutions créées par l'émigration, l'Ecole Polonaise mérite une mention particulière. C'est par l'Ecole que tant des nôtres ont pu pénétrer dans des carrières honorables et qu'ils honorent. Dans tous les états qui comportent un labeur incessant, une culture intense, un dévouement de toute une vie à une idée, il y a des nôtres qui ont su se faire estimer toujours, admirer quelquefois. C'est l'Ecole qui a préparé à la science, à l'art, à la vie pratique ces savants, ces médecins, ces professeurs, ces ingénieurs habiles, ces diplomates, ces hardis explorateurs, ces officiers d'élite qui portent en France des noms polonais. C'est par l'Ecole que nos pères ont refait de la seule façon dont cela était possible, une Pologne en France. Car, c'est former en quelque sorte une patrie, que d'être un groupe d'hommes utiles, qui s'imposent à l'estime de leur pays d'adoption et qui, respectés malgré leur petit nombre et leur malheur, se viennent mutuellement en aide, gardent le souvenir du même passé, des mêmes grandeurs, des mêmes tristesses, et ils sont fiers de souffrir pour une idée commune qui de temps à autre, les réunit comme aujourd'hui.

Je n'avais pas encore foulé le sol de la Pologne, lorsqu'aux vacances de 1899, à la tête d'une caravane d'alpinistes, j'arrivais à Rapperswill aux bords du lac de Zurich. Une heure restait pour débarquer, déjou-

ner et prendre le train. Ainsi le voulait l'itinéraire fixé. Pas moyen d'y déroger étant leur chef responsable. Mais j'étais obsédé, obsédé par la lecture d'une ligne du guide Joanne, où il est dit que le château dont les tours se dressent sur la hauteur de Rapperswill, est un musée consacré à la Pologne. Ma foi ! j'ai laissé mes jeunes gens déjeuner, pris un morceau de pain et grimpé la hauteur en chantant en faux bourdon *Jeszcze Polska* (la Pologne vit encore).

Arrivé au sommet de la hauteur, j'ai la chance de trouver la grande porte ouverte. Je m'y précipite. Tout ce que je sais de la Pologne, les choses tristes surtout, me reviennent ensemble à la mémoire. En contemplant, en touchant tant de reliques de nos pères, rassemblés là par ce Plater que je vénère comme un saint, je suffoquais, mais je vous jure bien que je n'avais plus faim.

Je me demande si le dévot qui, au moyen âge, touchait enfin de ses mains le Saint Sépulcre, éprouvait des sensations plus fortes que les miennes, quand j'ai lu sur une pyramide élevée dans la cour cette inscription que depuis je n'ai plus oubliée :

« L'esprit immortel de la Pologne, par une lutte sanglante et séculaire, proteste contre l'oppression de la force et, sur le libre territoire de l'Helvétie, fait appel à la justice de Dieu et du monde ».

Oh ! les belles paroles, et la chère douleur qu'on ressent quand on les répète et qu'on se sent Polonais du cœur à l'âme et de la tête aux pieds.

Je ne parlerais pas de ces instants trop courts où j'ai vécu d'une vie intense si je n'avais l'absolue conscience que, chez nous tous, fils d'émigrés, les mêmes senti-



LES EXILÉS POLONAIS EN ANGLETERRE

ments sont conservés au plus profond de notre être comme le plus précieux trésor.

On dit souvent que tout homme à deux patries, la sienne et la France. Pour nous, fils et petits-fils d'émigrés, c'est là une vérité absolue.

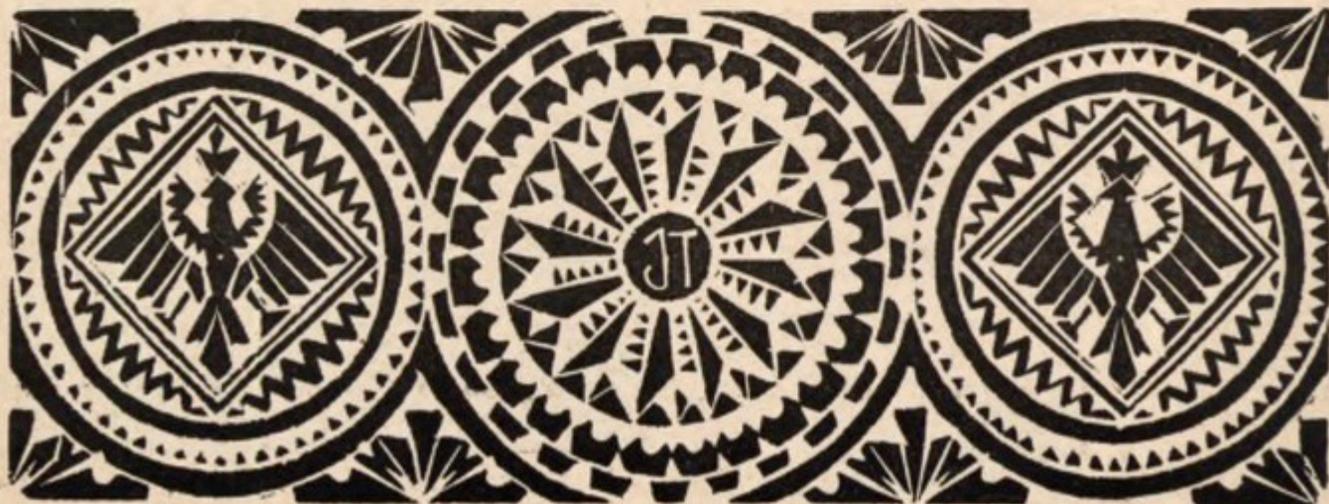
Nés en France, de mères françaises et d'éducation française, nous sommes Français. Mais il est une autre patrie, la patrie de nos pères, patrie à laquelle tout nous rattache, qui est la source de tous nos sentiments, de toutes nos pensées, de tous nos désirs. C'est la Pologne, la Pologne que nous adorons instinctivement

peut-être, mais que nous ne pouvons renier, pas plus qu'il nous est possible de retirer de nos veines le sang polonais qui y coule, sang chaud, dont la force est dans sa qualité et qui entretient dans nos cœurs cette sensibilité particulière et généreuse qui est la marque caractéristique de l'âme polonaise.

Nous, fils d'émigrés, nous adorons nos pères et si notre voix pouvait monter jusqu'à eux, ils seraient fiers d'entendre leurs fils dire cette simple prière :

« Dieu, je te remercie de m'avoir créé Polonais ! »

A. BUDZYNSKI.



LA HAUTE LEÇON DE L'ÉPREUVE

LE POÈME INACHEVÉ

Homme, tu as reçu de l'Idéal double part. Un Français, un Anglais, un Allemand ne sentent Dieu qu'à moitié ; ils ne touchent pas chaque jour ses plaies dans le martyre de leur nation ; ils ne contemplent pas chaque jour le miracle de son existence dans le courant infrangible de leur peuple ! Voilà ton trésor : qu'il contienne de joyaux ! combien de douleurs, que de sacrifices, de mérites, de souvenirs, d'espérances, de désirs immortels !

Celui-là est libre dont l'esprit est tellement parfait qu'il n'a plus à lutter ni avec lui-même ni avec autrui ! Il possède la paix intérieure et à l'égard de ses frères, il n'a que de l'amour : il est donc indépendant car il est complet ; il peut se répandre au dehors de lui-même, se doubler, se tripler, se centupler par ses créations ! Les êtres libres sont seuls créateurs ! et les nations libres, seules, entonneront le chant sublime de l'humanité ! Qu'elles se souviennent donc de l'amour, sans lequel il n'est pas possible de rien fonder ni construire, sans lequel Dieu, quoique revêtu de la toute-puissance, n'eût rien pu créer ! Le monde est à elles, pourvu qu'elles soient ce qu'elles doivent être. Qu'elles apparaissent donc comme la statue dans le marbre sous le

ciseau de leur propre volonté. Et qu'elles sachent que, sur cette terre, la vraie sagesse ne consiste pas à être immuable et compact comme le roc, de même que la force qui fait explosion et déchire le roc, n'est ni de l'inspiration ni de l'action virile ; mais que la réelle sainteté et l'exquise beauté sont en ce qui coule sans cesse et s'élève toujours plus haut ; en ce qui est toujours plus étendu et toujours le même, comme le lever infini de la lumière.

KRASINSKI.

LES AIEUX

Homme, si tu savais quelle est ta puissance ; quand la pensée, dans ta tête, comme l'éclair dans la nue, s'enflamme, invisible encore, rassemble les nuages et crée une pluie fertile ou la foudre, ou les tempêtes ! Si tu savais que, la pensée à peine conçue, déjà l'attendent en silence Satan et les anges, comme les éléments la tempête ! Vas-tu choir dans l'enfer ou resplendir au Ciel ? Comme un nuage élevé, mais errant, tu brilles ; or, toi-même, tu ne sais où tu voles, tu ne sais ce que tu feras. Hommes, chacun de vous pourrait, isolé, dans les chaînes, par la pensée et par la foi, faire crouler et relever les trônes.

MICKIEWICZ.

LA DÉLIVRANCE

Ce ne sont pas les fers qui nous rendent esclaves ;
On peut être captif et porter haut le cou ;
C'est la fierté du cœur qui fait les hommes braves,
Et l'on peut être libre en pliant sous le joug.

Pendant cent cinquante ans que dura son martyre
La Pologne souffrit, mais ne se soumit pas ;
Mickiewicz répandit les accents de sa lyre
Et demeura prophète au-delà du trépas.

Car il vint, le moment d'heureuse délivrance
Qu'annonçait le poète entraînant le Destin ;
Le peuple tout entier naquit à l'espérance,

Reconnut son étoile et reprit son chemin.
Puis, embrassant le ciel, la terre, l'étendue,
Vit un grand aigle blanc qui planait dans la rue.

JEANNE WYSZLAWSKA.



LE LIBÉRATEUR, PILSUDSKI



TOMBE D'OSTROWSKI



TOMBE DU PRINCE GIEDROYC

Tombes d'Exilés

Qu'elles sont nombreuses dans les cimetières de France, les tombes des exilés polonais ! Près de deux cents au seul cimetière Montparnasse. A l'autre extrémité de Paris, au cimetière Montmartre, des tombes collectives, où s'entassent les cercueils des ministres, des officiers, des prêtres, des pauvres gens, égaux dans la mort comme ils furent égaux dans l'amour de la patrie. Chopin, au Père-Lachaise, est entouré d'étrangers. Mickiewicz et Slowacki, qui se retrouvent côte à côte au Wawel de Cracovie, anciens rivaux apaisés, viennent, l'un, du cimetière de Montmorency, l'autre d'un tombeau parisien.

La frémissante Pologne de 1830, qui conspira, se battit, avec toute l'ardeur de sa jeunesse, puis, vaincue, vint supporter en France, front bas et habits râpés, les interminables jours de l'exil, elle est maintenant ali-

gnée, rigide dans notre sol, parallèle à la génération des Trois Glorieuses et de l'exaltation romantique.

La plupart de ces tombes sont rongées de mousse, envahies par le lierre. On y distingue mal les noms surchargés de consonnes. Penchons-nous sur elles avec pitié. Tirons de leur néant les claires et hautes figures qui rayonnent toujours sur notre imagination.

Celui-ci se bat pour la Pologne en 1794, au temps de Kosciuszko. Il est pris, déporté au fond de la Russie. Il s'évade deux ans plus tard, rejoint les Légions de Dombrowski en Italie, se bat aux côtés de Bonaparte à Campo-Formio. Ses brillants exploits lui valent l'honneur d'être désigné par le général Championnet pour apporter au Directoire le trophée des 60 drapeaux conquis sur l'ennemi. Il s'entend dire : « La République a adopté les Polonais et la France est leur patrie ». Pen-



TOMBE DE BARZYKOWSKI

dant l'insurrection, il est chargé de représenter le gouvernement polonais auprès du gouvernement français. Son nom est aux voûtes de l'Arc de Triomphe. C'est Kniaziewicz.

Niemcewicz, guerrier, homme d'Etat, historien, grave figure, combattit aux côtés de Kosciuszko pour l'indépendance américaine. Il représenta la Pologne insurgée auprès du Cabinet de Londres. Mort à Paris, inhumé à Montmorency.

Celui-ci, pauvre homme chargé d'une famille de dix enfants, avait eu en Pologne la fortune, les honneurs. Le tzar lui prit ses biens, et son rôle de sénateur prit fin avec l'insurrection. Ce fut l'un des Ostrowski.

Devant ce monument de style gothique, arrêtons-nous : ici repose notre précurseur et notre exemple, Chodzko, qui trouva l'éloquence, la ténacité, l'argent pour fonder et faire vivre sa revue : *La Pologne Illustrée*, grâce à laquelle les Français ont pu la connaître, cette Pologne très aimée mais si lointaine.

Toutes ces voix qui clamèrent dans le silence imposé par les oppresseurs, elles sortent de ces tombes, elles retentissent en nous. Leur chœur a les accents de la symphonie héroïque, les plaintes y sont mâles, elles

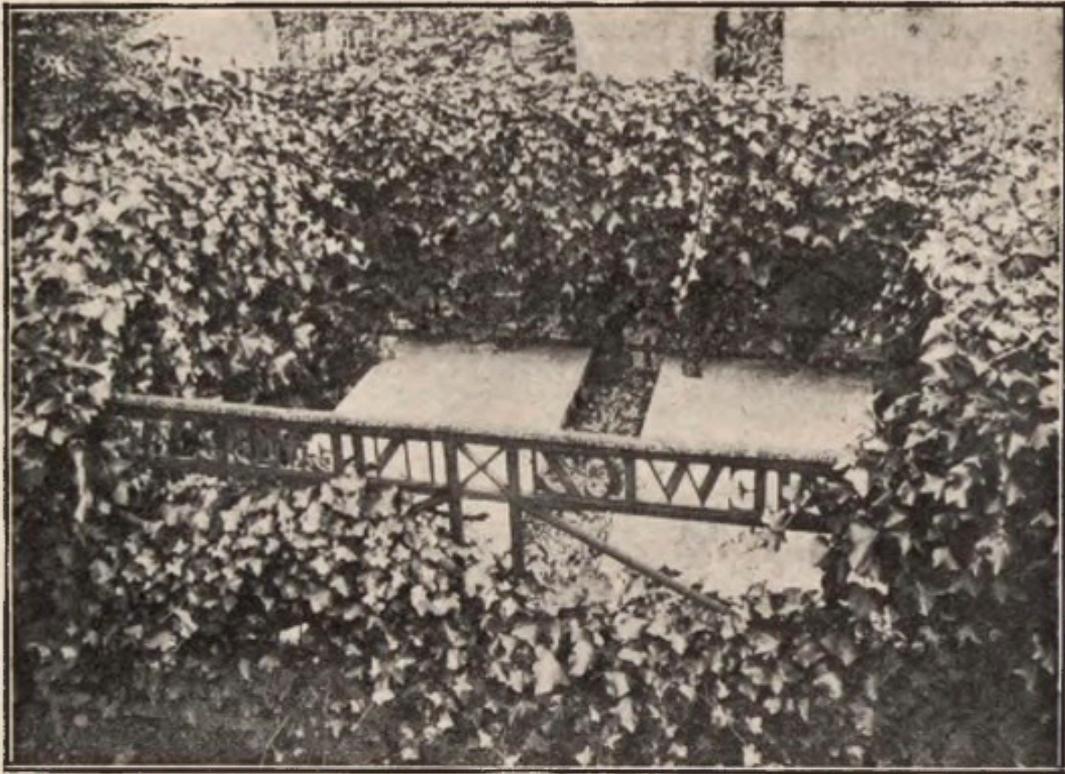
contiennent encore l'espoir. Les malédictions y sont éclatantes de force et de certitude. Les pleurs sont amers, mais retrempent les énergies comme les flots de l'océan.

Si vous voulez les entendre plus distinctes, prenez les *Aïeux*, de Mickiewicz, *Kordian* ou *Anhelli* de Slowacki, le *Poème Inachevé* de Krasinski, toutes œuvres nées de l'insurrection, écrites chez nous, pleines d'orage, de douleur et de volonté. Lisez-les auprès de ces dalles silencieuses, et vous entendrez le cri des âmes éperdues. Un cri si fort qu'il vibre toujours, après un siècle, et que les générations futures l'entendront, lorsque nous-mêmes auront rejoint dans la poussière ceux qui sont aujourd'hui l'objet de nos méditations. Un cri qui secoua la torpeur de la Pologne aux fers, qui agita d'impatience et de colère ses enfants et les tint prêts pour la lutte et la victoire. Un cri prophétique qui annonçait d'autres malheurs et les douleurs mêmes de la résurrection, mais qui proclamait la délivrance.

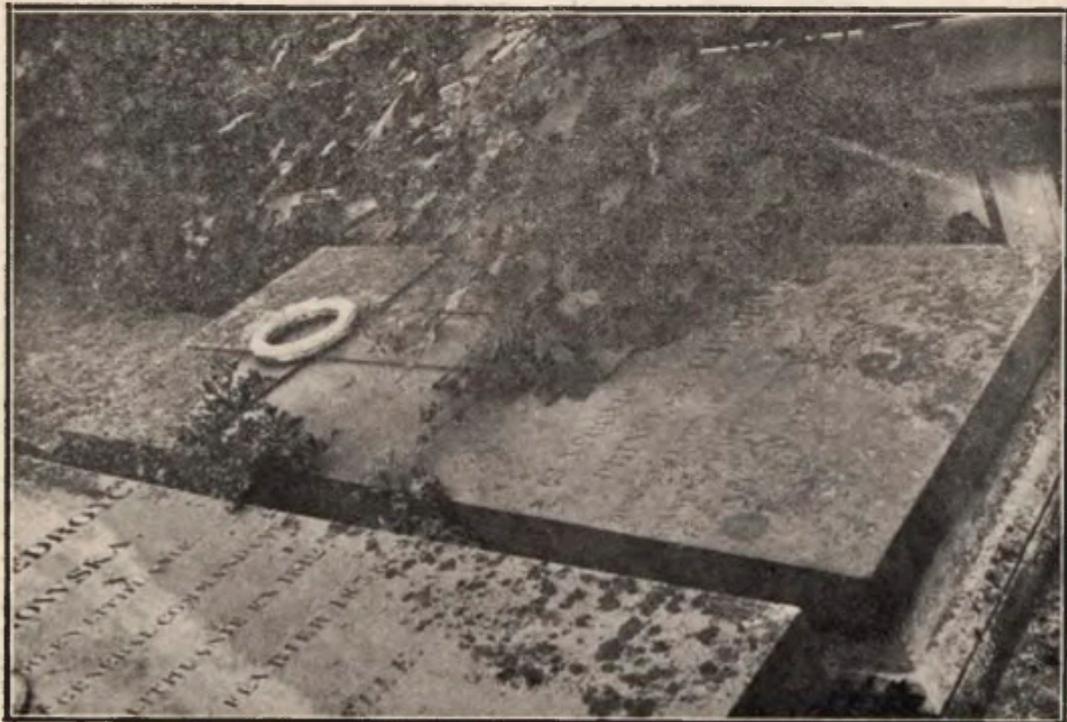
Il a passé aussi sur le cœur des Français ; nous lui devons des émois qui ont ajouté à la noblesse de notre littérature, de notre art, de toute notre vie nationale. Écoutons-le, il accroîtra encore notre amour de la liberté, notre sens de l'honneur, notre désir de servir les faibles... Il s'alliera aux poèmes de Victor Hugo, aux



TOMBE DU GÉNÉRAL BREANSKI



TOMBE DE NIEMCEWICZ



TOMBE DE CHODZKO

invocations de Michelet, aux prières de Montalembert, Lamennais, Lacordaire, ces amis des émigrés polonais. Nous nous sentirons les fils spirituels de ces Polonais comme de ces Français, et nous ne voudrons plus, quelles que soient les circonstances, séparer la France et la Pologne dans notre amour, dans notre sacrifice même. Varsovie libre va célébrer le centenaire de l'insur-

rection. Faisons-lui écho. Que les tombes auxquelles elles ne peut venir soient fleuries par nos mains, et que le triomphe de la juste cause polonaise rayonne grâce à nos soins pieux sur la dernière demeure des héros et des martyrs exilés, dispersés, abandonnés.

ROSA BAILLY.



Le Génie douloureux

Chopin et l'insurrection

En 1830, Chopin avait 20 ans. Il venait de quitter son pays pour tenter de se frayer une voie vers la célébrité, quand éclata l'insurrection polonaise. Les opprimés se révoltaient, se battaient pour l'indépendance nationale, et c'est la tyrannie qui allait être victorieuse.

Vaincue, brisée, matériellement et politiquement, des voix merveilleuses retentirent pour elle, affirmant sa volonté de vivre, sa grandeur, son importance, son droit ; elles établirent une résistance spirituelle dont aucune torture ne viendrait à bout, elles élevèrent contre les oppresseurs des réquisitoires terribles, tandis que leur œuvre de vérité et d'idéal gagnait dans toutes les nations des sympathies reconfortantes et pouvant devenir libératrices.

En ce même temps, Chopin se trouvait à Paris, hanté de pressentiments tragiques. Nous retrouvons ses impressions consignées dans un album. Au milieu de ses lamentations et de ses larmes sur la Pologne, il se tourmentait sur le sort inconnu de sa famille : « Mon pauvre père, écrivait-il. Mes chers parents ! Peut-être ont-ils faim ? Peut-être ne peuvent-ils acheter du pain pour ma mère ? Peut-être mes sœurs sont-elles tombées victimes de la fureur des soldats ! Oh ! père, est-ce là le repos pour ta vieillesse ? Mère, pauvre mère souffrante, est-ce pour voir cela que tu as survécu à ta fille ?... Et moi, ici, je suis inoccupé. Je reste les mains vides ! Parfois, cependant, je gémiss, je souffre, et je me désespère au piano... »

Si Chopin demeurait inactif, c'est que le génie n'est généralement pas l'apanage des athlètes. Mais, dans son exaltation, il ne concevait de beau que l'action de l'homme affrontant l'adversaire et participant à la défense collective. Il ne pouvait deviner comment sa force cérébrale produirait des œuvres d'art qui fortifieraient les résolutions polonaises et gagnerait à leur cause des multitudes étrangères. Il ne constatait que son impuissance et sa fureur était divine ; son esprit ressemblait à un ciel embrasé et plein d'éclairs, et cette crise engendra les accents magiques de l'*Etude* en ut mineur, et du *Prélude* en ré mineur.

La première composition a été appelée la *Révolutionnaire* ou *Etude de la Révolution*, à cause des circonstances qui l'inspirèrent. Du commencement à la fin, une avalanche de traits tumultueux grondent sous des apostrophes de défis et de plaintes brèves. Avec le formidable accord inaugural, nous sentons la stupéfaction et le doute de Chopin recevant la nouvelle de la prise de Varsovie. La réaction suit immédiatement par d'immenses et prolongés cris de désespoir et de haine qui embrasent toute l'œuvre.

Après ce début bâti sur l'accord de neuvième de dominante mineure et la cadence parfaite, l'arpège par les voix hautes avec des expressions pathétiques et rapides, qui montent victorieusement, et atteignent une véhémence formidable. Une nouvelle clameur s'élève orné d'ut mineur entendu à la partie grave, est repris et le thème en ut mineur réapparaît, orné chromatiquement ; son rythme modifié, est saccadé, entrecoupé d'élan brusques et de courts silences... Ce chant poignant et suppliant s'adoucit par degrés sur une série de quarts et de sixtes modulantes qui finissent plaintivement. La basse continue à gronder, et tout à coup, le trait initial fulgure et tombe sur quatre accords frappés par une volonté implacable.

Le vingt-quatrième *Prélude* a la même unité d'expression et la même empreinte belliqueuse. Dans le martellement rude et ininterrompu d'une basse disloquée et haletante, parmi les traits échevelés qui s'éparpillent en stridences aigües, plane un chant souverain. Le début du thème reparait plus tristement et faiblement, puis avec un caractère de douce confiance. Revenu au ton principal, où deux voix s'unissent en octave, la mélodie se modifie, se passionne, la basse poursuit son galop impétueux, et un trait final déchirant brutalement toute la nappe sonore, s'abîme dans les profondeurs sur trois ré qui retentissent comme des coups de canon.

Chopin voyait Varsovie dans le sang et la terreur, et son *prélude* évoque bien le spectacle d'une cité en

feu et ravagée par la mitraille, les imprécations, les prières des êtres menacés, s'enfuyant dans le désarroi du bruit et des esprits éperdus, tandis que tonne et roule sans arrêt l'ouragan de fer et de mort. On devine que Chopin lance un ordre impérieux et voudrait soulever toutes les forces de la terre pour les lancer contre l'envahisseur.

Quand la Pologne eut subi le désastre ultime et fut vouée à un long martyre, Chopin la chérit avec plus de ferveur ; il lui consacra une partie de son art et associa son deuil à ses propres tristesses. C'est cet amour que nous retrouvons dans les mazurkas, si imprégnées d'un parfum de terroir, si inspirées de mélodies et de légendes rustiques, si intimement accordées à une terre et à sa population autochtone, qu'elles en sont l'évocation suprême. Schumann disait : « Ce sont des canons cachés sous des fleurs ! » Il voulait indiquer qu'elles recélaient un dangereux charme, créateur de nostalgie, et qu'en les entendant, jamais un Polonais n'oublierait la Pologne et ne renoncerait à l'espoir de sa résurrection.

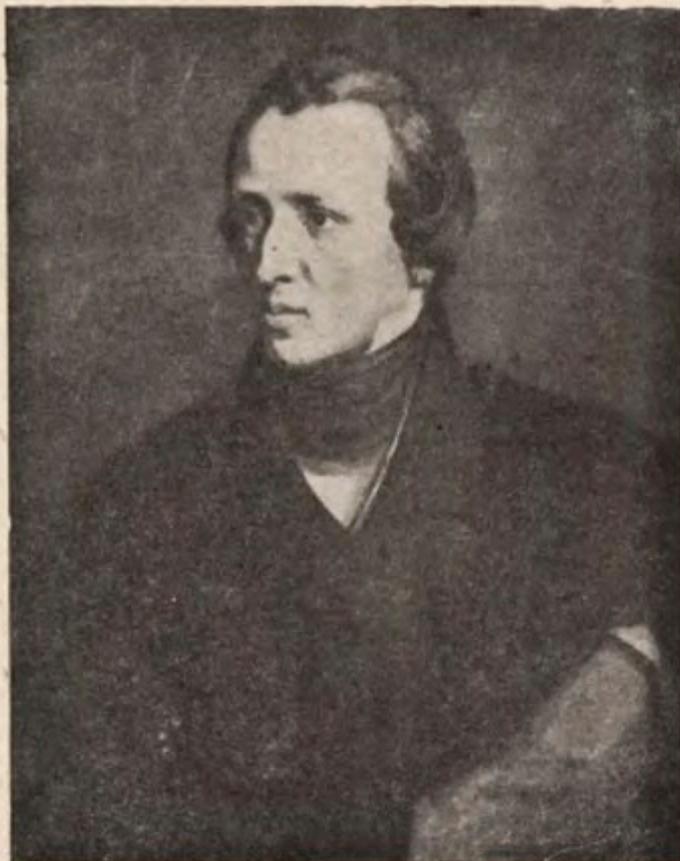
Forcé à l'exil, entouré d'immigrés dévoués à la cause nationale, Chopin extériorise ses impulsions combattives et toute la résistance d'une race intrépide, dans les *Polonaises*. Aucun sentiment de compassion n'y transparait, plus de rêves, c'est la défense résolue, la pousse à l'assaut, la bataille, la guerre, puisque les instincts féroces des spoliateurs l'exigent.

Avant Chopin, elles accompagnaient les danses majestueuses et les cortèges somptueux des magnats et des princes ; il composa les siennes avec le métal des plus éclatantes sonorités, il les sertit de rythmes martiaux, il les éclaira de chants passionnés, il leur communiqua une ardeur irrésistible. Elles forment l'épopée musicale d'une nation ; elles résonnent du tumulte des armées, du fracas des batailles, de la rumeur des foules révoltées ou gémissantes. Elles soutiennent le courage, incitent à la résistance et défient l'ennemi.

La qualification d'« héroïque » mérite d'être appliquée à la *Polonaise* en la bémol. Le sublime y est en permanence, il vous secoue et vous galvanise. Avec le roulement de ses octaves graves, c'est le galop effréné de millions de cavaliers qui passent dans le bruit des armes d'une chevauchée quasi surnaturelle. Son exécution demande des artistes grands parmi les plus grands. Sa puissance dynamique réclame une poigne robuste, capable de lancer aisément ses harmonies d'airain, de soulever ses flots rugissants, de soutenir le déchaînement de sa course furieuse. Le génie de Chopin devient épique en face de la Pologne outragée, esclave, et il se transforme en animateur en exciteur de l'énergie défensive.

EDOUARD GANCHE.(1)

(1) Edouard GANCHE : La Pologne et Frédéric Chopin ; les œuvres héroïques et nationales. Editeur : Morelli, 23, rue de Liège, Paris.



CHOPIN A TRENTE-HUIT ANS



Chez les exilés, à Paris

...Wolski et Sawicki demeuraient dans la partie de la ville appelée quartier latin. J'allai les voir. Je les trouvai tous les deux près d'un petit fourneau de campagne sur lequel figurait, en guise de samovar, une assez grande casserole en fer-blanc, remplie d'eau.

La chambre, qui leur servait de salle à manger, et de chambre à coucher, était assez spacieuse, mais n'avait qu'une seule fenêtre.

Deux lits en fer, quelques chaises en paille, une armoire et une table en bois blanc, composaient la totalité du mobilier. Sur la table, on voyait les préparatifs de ce solennel festin qu'ils appelaient la régéade ; une théière en grès, un pot à confitures qui servait de sucrier, et trois grands verres fêlés rangés en ordre de bataille et armés chacun d'une petite cuillère en fer. Le principal ornement de la table était un petit bidon militaire terni par l'usage. Il appartenait à Sawicki et avait été pendant la guerre, son compagnon inséparable. On pouvait encore voir, sur ses deux côtés, les armoiries de la Pologne et celles de la Lithuanie, gravées sans doute avec la pointe de l'épée pendant les longues heures passées dans les bivouacs. Aux deux bouts était attaché un cordon de soie aux couleurs nationales, avec de jolies rosettes exécutées sans doute par des mains chéries, le seul mystère de sa vie. Ce respectable bidon contenait du rhum mêlé de sirop de klukwy, sorte de groseille sauvage très appréciée dans le pays, à cause de son arôme à la fois étrange et agréable.

Quand l'eau commença à chanter, Wolski apporta une boîte en carton à deux compartiments et, plongeant ses doigts dans l'un d'eux, il en retira trois petites pincées d'une poudre noire, qu'il jeta dans cette théière improvisée, en y ajoutant une poignée d'herbes sèches, appelées du thé suisse.

« Je vois, mon cher, dis-je, que tu veux me gratifier d'une soupe aux herbes. D'accord sur le thé suisse ; je ne le méprise pas du tout ; mais que signifie cette poudre noire que tu versas d'abord dans la théière ? Est-ce qu'elle contient quelque vertu sympathique ?

— Le voilà ce raffiné gourmet d'état-major, ancien élégant du beau monde de Varsovie. Toujours le même » s'écrièrent-ils tous deux, et Wolski ajouta : « Nous, ici, nous vivons comme autrefois sur les bords du Bug ou de la Narew, toujours en campagne. Ce que tu appelles poudre noire est le thé le plus délicieux.

— Comment, dis-je, cette vilaine poudre est du thé ?

— Oui. Ecoute seulement : les plus fines feuilles de thé, aux pointes argentées et délicates, s'émettent très facilement par le transport et par la vente au détail. En vidant les boîtes, il y reste au fond une quantité considérable de cette poussière que les marchands donnent presque pour rien. Nous en profitons comme les oiseaux qui profitent de la négligence des moissonneurs et se nourrissent des épis abandonnés ».

Après avoir rempli les verres de thé, Sawicki prit le bidon et versa à chacun quelques gouttes de son élixir aromatique, après quoi, tous les trois debout, le verre haut, nous portâmes des toasts en l'honneur de la Pologne, et nous entonnâmes l'air national : « La Pologne n'est pas encore perdue ! »

En ce moment, on frappa à la porte. C'était deux jeunes étudiants, voisins et amis de mes compatriotes. Aussitôt qu'ils entrèrent, on me présenta à eux.

— Nous sommes désolés, dit l'un d'eux, d'avoir interrompu vos chants patriotiques. Continuez... nous vous accompagnerons ». Nous acceptâmes avec enthousiasme, et Sawicki aussitôt leur offrit du thé.

« Trinquons ! trinquons ! » crièrent les étudiants.

Et nos verres s'entrechoquèrent en sonnant gaiement un fugitif carillon.

« A la France !

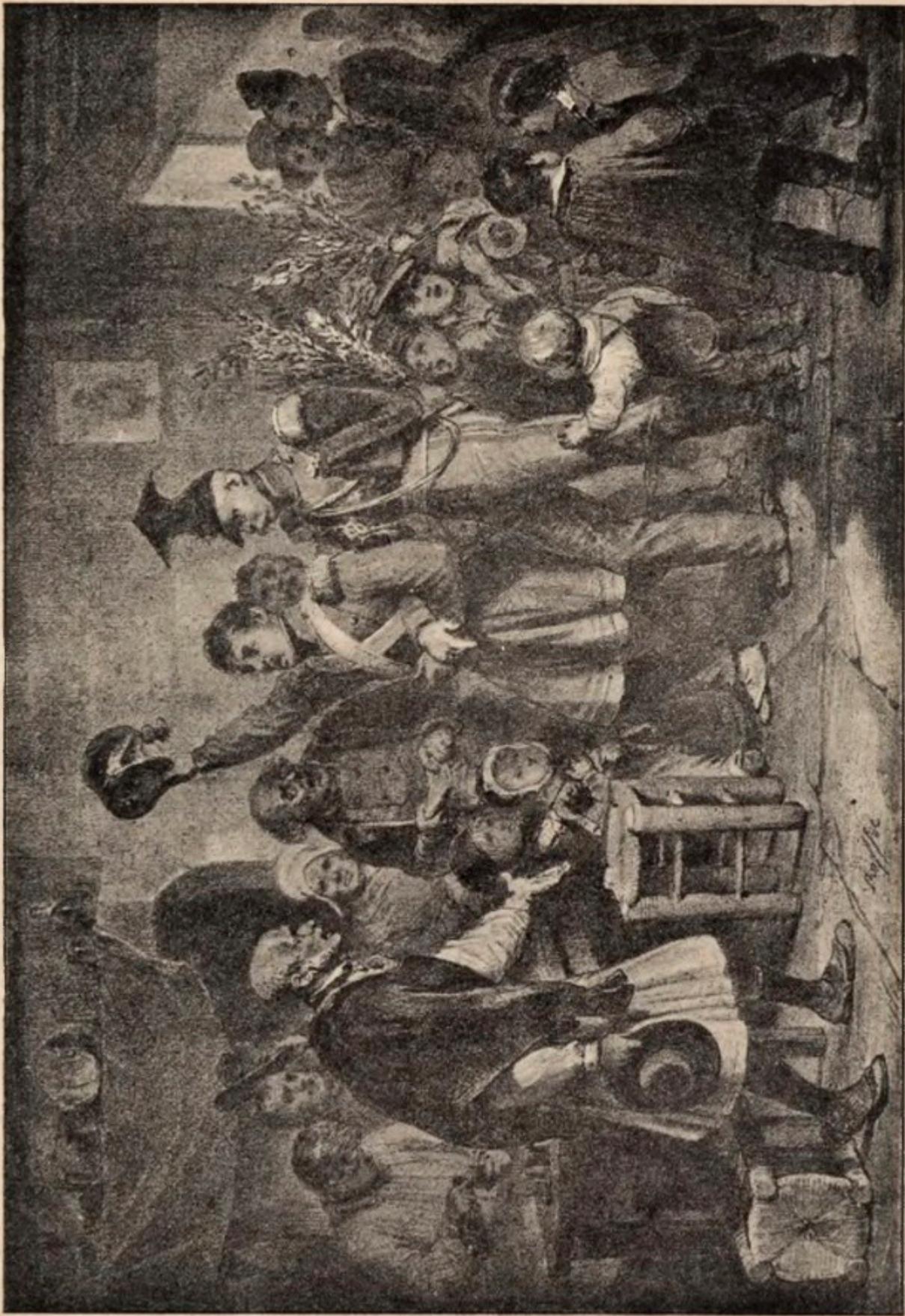
— A la Pologne ! répondirent les étudiants, et nous entonnâmes notre chant national, interrompu quelques minutes avant. Après cette expansion patriotique, un carillon gai, mais plus énergique que le premier, résonna de nouveau.

« Maintenant, c'est notre tour, dit un des étudiants ; nous vous chanterons notre immortelle « Marseillaise ». Le refrain : Aux armes, citoyens, sera repris en chœur ».

Ayant dit cela, il leva son verre et s'écria :

« A la fraternité des deux nations ! »

C'était la première fois que j'entendais chanter la « Marseillaise » par un Français. J'étais au comble de l'enthousiasme. Pendant le refrain : « Aux armes, citoyens », nous nous sentîmes tous les trois transportés au milieu de nos familles éplorées, au sein de notre pays opprimé, et de toute l'étendue de nos voix, nous criâmes « Aux armes ! aux armes ! ». Lorsque l'étudiant arriva à la strophe : « Amour sacré de la patrie ! » il mit un genou en terre, appuya sa main gauche sur le cœur, leva en l'air la main droite, et sa note rythmée éclata avec une telle force qu'elle fit



C'EST UN POLONAIS (Raffet)

résonner les vitres de la croisée. Simultanément, les cris : Bravo ! bravo ! se firent entendre dans la rue et un tonnerre d'applaudissements termina cette ovation populaire. Nous regardâmes par la fenêtre ; la rue fourmillait de monde et les femmes criaient : « Bis, bis ! »

J'étais encore sous l'influence de ce chant, lorsque, tout à coup, le bruit d'un pas précipité se fit entendre dans l'escalier, suivi d'un cri d'alarme : la rousse ! la rousse ! Ce qui signifie, dans le langage populaire, la police !

Nous ouvrîmes vivement la porte ; un gavroche pur sang descendait l'escalier.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Lorsque vous chantiez la « Marseillaise », j'étais en faction, là, au grenier, regardant attentivement à droite et à gauche, car je sais que les hommes de police guettent les patriotes. Tout à coup, j'en aperçus deux se dirigeant de ce côté d'un pas rapide, et je descends pour vous avertir ». Nous voulûmes le remercier, mais il n'y avait plus personne. « Puisqu'il en est ainsi, dit un des étudiants à son collègue, allons-nous-en ! » Et, joignant l'action à la parole, les deux futurs avocats se sauvèrent, montant quatre à quatre les escaliers conduisant à leur chambre.

Quelques minutes après leur départ, nous entendîmes des pas lourds et on frappa de nouveau. Comme la clé était en dehors, un de nous répondit : Entrez... Aussitôt, la porte s'ouvrit et nous vîmes apparaître deux sergents de ville.

Le premier était un ancien soldat ayant trois chevrons à son bras, de haute taille, l'air martial, le regard fier et autoritaire. Il semblait hésiter à franchir le seuil et plongeait ses regards dans toutes les profondeurs de la chambre, éclairée seulement par un bout de chandelle, fixé dans le goulot d'une bouteille ébréchée, puis, faisant un pas en avant, d'une voix de commandement, il dit :

« Est-ce vous, Messieurs, qui faites du tapage, causez des rassemblements dans la rue et troublez la tranquillité des habitants ?

— Nous chantons, pour nous distraire, nos vieux airs polonais, répondit Wolski.

En apprenant que nous étions Polonais, le visage du brigadier s'adoucit un peu ; il avança d'un pas, son compagnon entra et resta près de la porte pour nous couper toute retraite. Sa physionomie aussi s'adoucit, mais il ne quittait pas des yeux le brigadier, modelant ses faits et gestes sur son supérieur. « Ah ! ah ! vous êtes Polonais, messieurs, émigrés ! Cela se peut, mais il me semble que la « Marseillaise » n'est pas votre chant national ». Il prononça ces mots avec hauteur et une certaine ironie. « Pourquoi pas, répondit Wolski, ne sommes-nous pas Français de cœur ? » A ces mots, prononcés simplement et sans jactance, la physionomie des agents devint douce et presque bienveillante. « C'est bien ! mais cependant, vous auriez dû chanter moins haut, car la gaieté trop bruyante n'est pas toujours agréable aux voisins ».

« Ah ! monsieur le brigadier, dit Sawicki, la gaieté des exilés est souvent bien amère ; ils chantent pour s'étourdir et tromper leurs chagrins ». Sur ce, le brigadier, cette fois de sa voix ordinaire, nous demanda : « Qu'est-ce que cet air Chlopicki ? J'ai été ordonnance, ajouta-t-il, auprès d'un général Chlopicki à Saragosse, et je porte encore la trace de la sortie furieuse des Espagnols que nous repoussâmes ». Il montra de sa main une large cicatrice au-dessus de son œil droit. Nous nous avançâmes alors vers lui et le saluâmes avec respect. « Oh ! c'était un intrépide soldat, dit-il avec tristesse, il ne se ménageait pas ; il était toujours le premier au feu. Cette fois-là, il fut blessé gravement, et c'est lui qui m'attacha cette croix d'honneur, seul héritage que je laisserai à mes enfants ».

« Si vous aviez été avec lui à la bataille de Grochow, dis-je alors, prenant la parole, vous ne seriez plus de ce monde. Tous ceux qui l'entouraient ont été tués ou blessés ; lui-même atteint d'un éclat d'obus, fut emporté hors du champ de bataille. Nous n'étions, à cette bataille si sanglante, que 30.000 combattants. Chlopicki tint tant qu'il put, laissant sur le champ de bataille plus de 10.000 de nos plus anciens et vaillants soldats ; mais il arrêta 100.000 Russes devant Varsovie et couvrit d'une gloire immortelle notre patrie expirante ».

Après mon éloge patriotique, Sawicki intervint brusquement et, avec un élan irrésistible, il mit presque de force un verre de son elixir dans la main du brigadier et s'écria :

« Trinquons, trinquons ! à ce vaillant guerrier, le héros de Grochow, dictateur en Pologne, général en France. Il vous appartient autant qu'à nous car c'est sous vos drapeaux qu'il a fait ses premières armes. Son nom figure sur votre Arc-de-Triomphe ».

Une scène indescriptible suivit ce mouvement patriotique de Sawicki. Nous trinquons, nous portions des toasts à Chlopicki, à Dombrowski, à la France, à la Pologne, à Napoléon et à Louis-Philippe, par courtoisie pour nos hôtes, représentants de l'autorité.

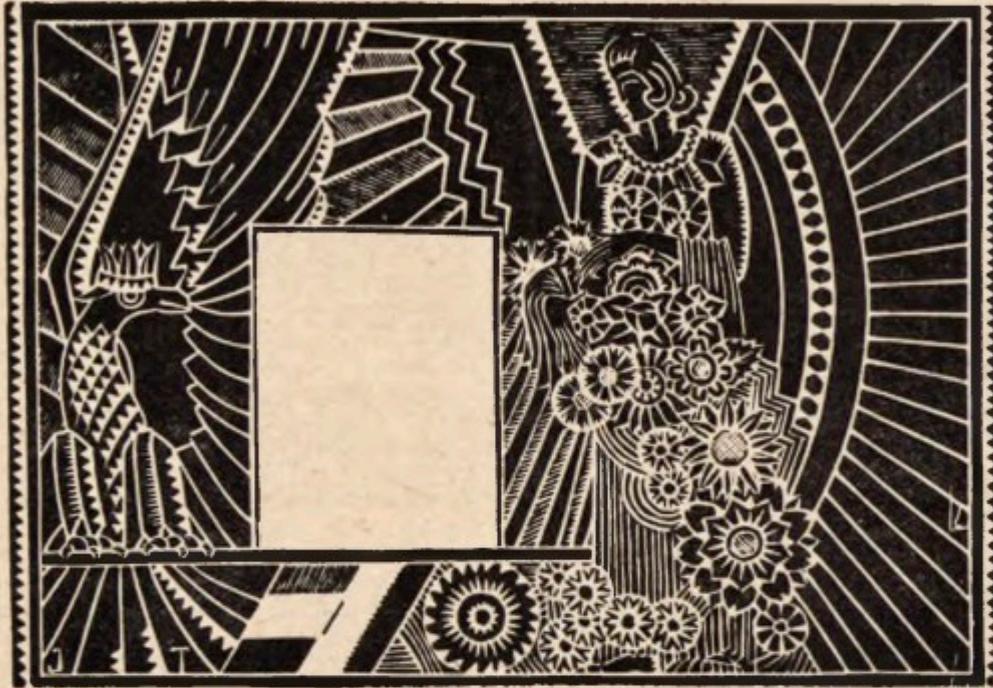
Le brigadier et son compagnon, après avoir posé leurs verres et nous avoir remerciés de notre hospitalité polonaise, redevinrent subitement tous les deux gendarmes, de camarades et de bons enfants qu'ils étaient. Le brigadier, se redressant, nous dit d'un ton sévère : « Messieurs, pour cette fois, j'oublierai complètement votre incartade, mais, je vous avertis, soyez sages à l'avenir. Ne troublez plus le repos public, car seriez-vous nos frères de père et de mère, nous vous conduirions au violon. Vous avez été soldats, vous savez ce que c'est que la discipline militaire. Nous sommes esclaves de notre consigne ». Sur cela, ils nous donnèrent de cordiales poignées de main et sortirent.

JOSEPH TANSKI.

(Extrait de « Cinquante années d'exil »)



Un Diplôme d'Honneur



Désireux de donner à ses chers et dévoués collaborateurs une marque particulière de sa gratitude, le Comité central des Amis de la Pologne a fait exécuter un diplôme d'honneur, sur le projet de J. Tlomakowski.

Cette composition d'une allure très moderne, aux éclatantes couleurs, a été l'objet d'un tirage limité, qui ne sera pas renouvelé. Nos collaborateurs posséderont donc ainsi une belle œuvre d'art, rendue plus précieuse par sa rareté. Nous savons par les lettres qu'elle nous a valu, qu'elle a pour eux une valeur morale plus grande encore.

Ne leur rappelle-t-elle pas des tâches remplies le cœur joyeux, des travaux accomplis pour une cause noble et chérie, de jolis succès, de chaudes amitiés ?



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	Rédaction et administration	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	Etranger : 5 fr. par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	
	Téléphone : Odéon : 82-10	

Une nouvelle initiative des Amis de la Pologne

Notre Revue a maintenant tellement de lecteurs, et si divers, que nous avons songé à en créer une autre à l'usage des plus jeunes. Ainsi bourgeoonne un bel arbre plein de sève, ainsi les abeilles trop nombreuses essaient.

Cette sœur cadette de notre revue est destinée à la jeunesse des écoles : non seulement de France, mais de Pologne. Elle sera trait d'union, boîte aux lettres ! Elle sera un nouveau lien, de la France à la Pologne, un des plus charmants, un des plus vivaces, nous l'espérons.

Elle porte un titre simple, fort et tendre : « Notre Pologne ». L'impérialisme du cœur ! Quand les Polonais disent « Notre France », ils nous prennent et nous gardent...

Son prix : 3 fr. par an, 5 fr. pour l'étranger. Quel écolier ne trouvera pas dans sa bourse une somme si minime ? Il aura en échange la fierté de recevoir « sa » revue, sous sa bande personnelle. Il aura la joie de voyager en Pologne, de connaître les Polonais, par des textes courts, intéressants, vivants, et par de jolies

images. Mieux encore : il sera notre collaborateur, nous l'en prions. Qu'il nous donne ses idées, ses suggestions, ses clichés photographiques, sa prose, ses vers ! La Revue ne sera pas seulement pour lui, elle sera par lui.

Déjà, les abonnements nous parviennent nombreux. Ce ne sont plus les professeurs, ce sont les élèves eux-mêmes qui nous écrivent, avec tout le sérieux dû à une belle et bonne entreprise. Les écritures pointues et larges des collégiens de Moissac sont arrivées les premières. Moissac était sous les eaux il y a quelques mois : mais l'ardeur française est inextinguible.

Vous tous, lecteurs amis, qui nous prodiguez les compliments pour la revue des « Amis de la Pologne », répandez « Notre Pologne » parmi vos cadets : nous apporterons à la rédiger le même amour. Et nous laisserons de côté les épineuses, les attristantes questions politiques. Que la jeunesse grandisse parmi les fleurs ! Il y en a de si belles dans l'histoire, la littérature, les paysages et les entreprises de la Pologne, que leur parfum persistera toute la vie.



LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre
Vice-Président : M. Robert SÉROT, ancien
Sous-Secrétaire d'Etat.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^c VINCENT DU LAURIER.
Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Secrétaires-adjoints : M. Ph. POIRSON,
Mlle M. STROWSKA.

Comités et Groupements Régionaux (Suite)

- BREST.** — *Président* : Amiral GUÉPRATIE.
CONSTANTINE. — *Président* : M. Fernand CARLES, Préfet ; *vice-présidentes* : Mmes VICREY, LOUSSERT ; *secrétaire* : Mlle P.C.W. SZUMLANSKA.
DIGNE. — *Président* : M. ADRIAN, Proviseur du Lycée ; *secrétaire* : M. BAILHACHE, Archiviste ; *trésorier* : M. SELIER, Directeur de la Banque de France.
EPERNAY. — *Délégué* : M. Paul EVÊQUE.
FIGEAC. —
LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, Présidente des Femmes de France ; *Secrétaire* : Mlle GLINCHE.
LA ROCHELLE. — *Directeur* : D^r DROUINEAU.
LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.
LE MANS. — *Président* : M. FUSIER, inspecteur d'académie ; *secrétaire* : M. AILLOUD.
LUNEL. — *Secrétaire* : M. Louis ABRIQ ; *trésorier* : M. DUCAILAR.
LYON. — *Président* : M. GHEUSI, Recteur ; *vice-présidents* : M. PERRON, Inspecteur d'Académie, M. KOSZUL ; *secrétaire générale* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *trésorier* : M. FROMENT, libraire-éditeur.
MACON. — M. DUHAIN.
MARSEILLE. — *Président* : Général DE TOURNADRE ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. MOUILERON ; *secrétaire* : M. SAUVAIRE-JOURDAN.
MAURIAAC. — *secrétaire* : M. LAMOUREUX ; *trésorier* : M. CORDIER, Professeur ;
METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maître ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, Greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, Banquier.
MONTCEAU-LES-MINES. —
MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUEION.
MONTPELLIER. — *Président* : Général MARTIN ; *vice-présidents* : MM. VEDEL, Professeur à la Faculté de Médecine ; BLANCHARD, Professeur à la Faculté des Lettres ; *trésorier* : Commandant BORD.
MOULINS. — *Président* : M. le Proviseur du Lycée ; *trésorier* : M. CLERC.
MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire générale* : Mlle LÉVY, agrégée d'Histoire ; *trésorier* : M. D'ANDON.
NANCY. — *Président* : M. POIRSON.
NANTES. — *Président* : M. LYNIER, Sénateur, Président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.
NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.
NOGENT. — *Directeur* : M. LEJOUR, Directeur d'Ecole.
POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *Secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.
PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.
REIMS. — *Président* : M^e MERKLEN ; *secrétaire* : Mlle PERCEBOIS.
RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des Lettres ; *secrétaire générale* : Mlle LOBBÉ.
ROCHFORT. — *Délégué* : M. Pierre MESNARD, Professeur.
SAINT-ETIENNE. — *Président* : M. MATIE, Inspecteur d'Académie ; *vice-présidents* : MM. BORTE, le Comte de NEUFBOURG., PONCHARD, SIMON-REYNAUD ; *secrétaire* : M. BIERNAWSKI ; *trésorier* : M. MERLAT
SAINT-JEAN-D'ANGELY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.
SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.
SELESTADT. — *Président* : M. DORLAN, Conseiller à la Cour.
SISTERON. —
SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.
STRASBOURG. — *Président* : M. Hugo HAUG ; *vice-présidents* : M. Hubert GILLOT, Professeur à la Faculté des Lettres ; M. LAMARCHE, Proviseur du Lycée Kléber ; *secrétaire générale* : Mme Hubert GILLOT ; *trésorier* : M. Jean WENGER.
TOULON. — *Président* : Général CASTAING, Président de l'Académie du Var ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, GASQUET, M^{me} DE MORTEMART DE BOISSE ; *secrétaire générale* : M. GIRAUD, Professeur honoraire ; *secrétaire* : Mlle Y. GIRAUD ; *trésorier* : M. SLIZEWICZ, Directeur de la Banque de Provence
TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. CUGUILLIÈRE.
TROYES. — *Président* : M. AUTIN, Inspecteur d'Académie ; *vice-présidents* : M. BOURDONCLE, Proviseur, M. LA PAICHE ; *secrétaire général* : M. CHEVALLIER ; *trésoriers* : M. SCHWEITZER, *adjoint* : M. PANAS.
VERDUN. — *Directeur* : M. GOUZE, Principal du Collège.
VERSAILLES. — *Président* : Général EON.
VICHY. — *Délégué* : M. BARDET-BESSE, architecte.
MEXICO. — *Secrétaire général* : M. Jacques LANDEREAU.